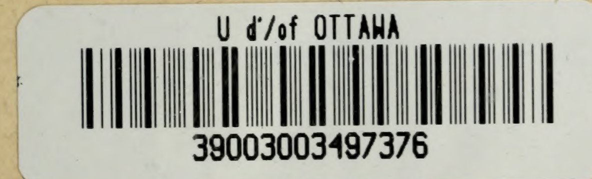
LOUIS DELLUC

Francesca

TROIS ACTES EN VERS

Représentés au théâtre de Verdure de Marnes-la-Coquette
le 11 juin 1911
sous le titre de *Comme la Plume au Vent*
Et créés au théâtre du Pré Catelan, le 6 juillet 1911
avec Mme Suzanne de Behr



Francesca

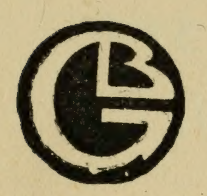
Francesca

LOUIS DELLUC

Francesca

TROIS ACTES EN VERS

Représentés au théâtre de Verdure de Marnes-la-Coquette,
le 11 juin 1911
sous le titre de *Comme la plume au vent*
Et créés au théâtre du Pré Catelan, le 6 juillet 1911
avec Mme SUZANNE DE BEHR



PARIS
BERNARD GRASSET
Éditeur
61, Rue des Saints-Pères, 61

1911

A JULES RATEAU

qui est un ami.

L. D.

PERSONNAGES

	A Marnes-la-Coquette	Au Pré Catelan
Francesca	Mlles MADELEINE RAMEY	Mmes SUZANNE DE BEHR
Toinette	DALYAC	MARIETTE LELIÈRES
L'oncle François	MM. PIERRE FINALY	MM. ANDRÉ NÉRAC
L'oncle Richard	GUIREC	MAX ROBERTY
Aliot	Mlle ANDRÉE BERGER	MAX RATEAU
Flamberge	M. LIANDIER	VARLY

Époque, pays, décors et costumes de fantaisie.



ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

Décor

Terrasse au bord d'un parc :

Une balustrade de pierre court au fond, sous les branches qui la frôlent. A GAUCHE, *entrée du château, que la verdure touffue laisse à peine deviner.* A DROITE, *un escalier descend parmi les arbres.*

Table de pierre, banc ; deux fauteuils de chêne. Sur la table, une pile de livres.

Impression de paix profonde.

Après-midi. Été.

SCÈNE PREMIÈRE

ALIOT, FRANÇOIS, RICHARD

Richard va et vient silencieusement, au fond, en fumant sa pipe. — Assis devant la table, François traduit Homère à son neveu, Aliot.

ALIOT, *intéressé.*

Et alors ?

FRANÇOIS, *traduisant.*

« On avait attelé les deux mules...
Nausicaa, suivant de Pallas les formules,
Fit mettre sur le char des vêtements de prix,
Et des voiles si clairs, si fins, qu'on les eût pris
Pour les divins tissus d'une étrange araignée ;
Puis, des parfums, pour oindre, après s'être baignée,
Sa chair jeune... » Tu vois, je traduis largement.

Le regardant.

Tu n'as pas l'air en train.

ALIOT

Moi ?

FRANÇOIS

Depuis un moment
Ta belle attention paraît un peu lassée.

Faisant mine de fermer le livre.

On s'arrête ?

ALIOT, *avec feu.*

Mais non. Quelle erreur ! Odyssée :
Livre six. Quand Ulysse est jeté sur les bords
De l'île, où le conduit la déesse, d'abord...

FRANÇOIS, *riant.*

Là ! tu n'as rien perdu de l'homérique histoire.
Je riais. Toi distrait, qui oserait le croire ?
Je te trouve pourtant bien rêveur aujourd'hui.

ALIOT

Mais je rêve toujours, durant que tu traduis.
Je me laisse bercer aux paroles rythmées,
En qui des visions nobles sont enfermées.
Tu montres, je regarde. Et je revis avec
Tout ce qu'imagina le vieux poète grec.
Donc, mon oncle François, traduis des vers encore.

François sourit et montre Richard qui déambule toujours sans mot dire.

FRANÇOIS

Tant que l'oncle Richard et son verbe sonore
Ne te détournent pas, mon petit Aliot,
Du fugitif bonheur de vivre avec des mots.

Il reprend sa lecture. Aliot écoute, Richard fume.

« Dès que Nausicaa parvint à la fontaine
Qu'abritait un rocher de la mer incertaine,
Ses compagnes, laissant les mules de son char,
Libres sur le rivage, et vaguer au hasard,
Se hâtèrent. Jolie et douce troupe blonde,
Plongeant les vêtements brodés en l'eau profonde,
Elles ployaient l'étoffe ailée, aux dessins vifs,
Sur le bord, où l'écume, en frôlements furtifs,
Frangeait d'argent léger et souple les eaux vertes.
Quand chaque robe fut exposée et offerte
Au flot qui purifie, elles firent sécher
Leurs amples vêtements aux parois du rocher ;
Puis, délaçant leurs corps et rejetant leurs voiles,
Elles se baignèrent dans l'eau qui jusqu'aux moëlles
Fait entrer un parfum de jeunesse et de sel ;
Puis leur troupe courut sous les baisers du ciel,
Et sur le sable roux. Puis, dans le vent qui chante,
Nausicaa jeta sa voix claire et touchante.

ALIOT

Et alors ?

FRANÇOIS

Et alors, lassé par l'ouragan
Et la rude tempête, Ulysse...

ALIOT

Ulysse ?...

FRANÇOIS

Quand
Il entendit chanter cette voix sur la grève,
Crut qu'un dieu séducteur le poursuivait d'un rêve ;
Et, nu comme un Titan, s'appuyant sur la main,
Il voulut les voir et...

ALIOT

Et ?

RICHARD, *secouant sa pipe.*

La suite à demain.

ALIOT, *suppliant.*

Oh mon oncle !

FRANÇOIS

Oh ! Richard !

ALIOT

Encore quelques phrases.

RICHARD, *riant.*

Non ! Il sied qu'un récit au milieu d'une phase
S'interrompe, laissant l'auditeur haletant.
Puis j'ai fini ma pipe, et comme il fait un temps
Superbe, un temps parfait, Aliot, je t'invite
— C'est mon tour, hein François? — à t'habiller bien vite,
A me suivre pour faire une course à cheval
Avec moi.

FRANÇOIS, *sentencieux.*

La fraîcheur qui tombe sur le val
Convient parfaitement au sport.

RICHARD

A la pensée
Va succéder, selon notre entente passée,
Le jeu du corps, le jeu des muscles ; car du grec,
Du latin, c'est joli, mais tout seul, c'est bien sec.

Pour ne pas provoquer de luttes intestines,
Du sport sur du latin nous faisons des tartines.
Hein ? Tu viens, Aliot ?

ALIOT

Oui... je... non...

RICHARD

Comment, non ?

ALIOT

Mon oncle, je n'ai guère envie.

RICHARD, *faussement rude.*

Allons ! Allons !
Rêveur à qui l'on vient de rabâcher Homère,
Tu dors, ou alors, moi, moins féru de chimère
Que François, moi réduit à de moins purs excès,
Tu me méprises ?

ALIOT, *protestant.*

Oh !

RICHARD

C'est au mieux. Je pensais
Que tu prenais plaisir à ma sollicitude...

ALIOT

Mais mon oncle !...

FRANÇOIS

Mon frère !...

RICHARD

Énorme ingratitude!
Es-tu malade ? Es-tu triste ?

ALIOT

Je suis très gai..
Mais ce soir, je me sens doucement fatigué.
Je suis comme grisé d'un peu de rêverie...

RICHARD, *s'exclamant.*

Bon ! Cela c'est encor de François, je parie.
Avec sa poésie il doit exagérer,
Et ça n'est pas toujours facile à digérer.

FRANÇOIS

Richard !

ALIOT

Mon oncle !

RICHARD

Eh bien !

ALIOT

Je ne suis pas malade,
Mais, ce soir, par faveur, prive-moi d'escapade.

RICHARD

Enfin, soit !

ALIOT

Je promets de te suivre demain.

RICHARD

Il faudra rattraper le temps et le chemin.

ALIOT

Nous nous égarerons en de lointaines sentes.

RICHARD

Et nous nous soûlerons du soleil.

FRANÇOIS

Où, dansantes,
Comme à Virgilius, quand il courait les bois,
Soufflent en chœurs légers d'aériennes voix.

RICHARD, *gaiement.*

Ces poètes ! Je vais en bas aux écuries,
Pour ne faire seller qu'un cheval.

FRANÇOIS

Je te prie,
Fais-moi venir Toinette ici. Je lui dirai
Quelques ordres.

RICHARD

Et toi, tu vas te réparer,
Aliot. Du repos. Ah mais ! pas d'Odyssée !
Ne va pas t'empêtrer d'histoires trépassées.
C'est creux.

FRANÇOIS

Tout peut tenir dans un chant de Sappho !
Dans un seul vers d'Horace ou Tibulle.

RICHARD

C'est faux !
D'ailleurs tu feras bien, toi, de laisser tranquille
Cet enfant. Son cerveau monte, court, s'enfle, file,
Avec Virgilius, Horace, Sappho.

ALIOT

Mais...

RICHARD, *sur un ton comiquement sévère.*

Te soumets-tu, frater ?

FRANÇOIS, *gaiement.*

Frater, je me soumets.

RICHARD, *riant.*

Un bon point. Au revoir. Nous dînerons ensemble.
Il sort.

SCÈNE II

ALIOT, FRANÇOIS, *puis* TOINETTE

FRANÇOIS

Aliot, tu n'es pas malade ?

ALIOT, *agacé et gentil.*

Oh...

FRANÇOIS

Il me semble...

ALIOT

Rien du tout !

FRANÇOIS

Tu étais tout rêveur, tout distrait ;
J'ai vu...

ALIOT

Tu as mal vu ! Je suis très normal.

FRANÇOIS

Très ?

ALIOT

Mais oui ! Mais oui !

Entre Toinette, la vieille servante.

FRANÇOIS

Tant mieux. — Toinette ! Eh bien, l'ancienne,
On se fait moins agile !

TOINETTE

Ah dame ! que ça vienne
Ou pas, l'âge c'est l'âge. Il y faut obéir !

FRANÇOIS

Réflexion puissante.

TOINETTE

Chacun eut son plaisir,
Mais tout passe. Bien fou qui regrette et s'attarde
Pas vrai ? Nous avons eu du bon temps.

FRANÇOIS, *vivement.*

Oui, bavarde.

Lui montrant la table chargée de livres.

Range cela. Ne laisse envoler nul feuillet.
Emporte tout : cartons, livres — sans y fouiller.
Aliot t'aidera.

Il sort.

SCÈNE III

ALIOT, TOINETTE

TOINETTE, *rangeant la table.*

Jésus Dieu ! Que de livres !
Mais, à lire tout ça, l'on perd le temps de vivre.
Je vous demande un peu. C'est à faire pitié :
Un homme qui se jette et coule tout entier
Dans cette bouquinaille. Et des mots ! Et des lettres !
Je sais lire. Pas ça ! C'est pas chrétien peut-être !
C'est du turc... du chinois...

ALIOT

C'est du grec.

TOINETTE

C'est du... oh !
Et dire qu'à présent, c'est monsieur Aliot
Qui va mettre le nez dans ces affreux grimoires,
Bons à jeter au feu...

ALIOT, *scandalisé.*

Oh !

TOINETTE

... Ou dans une armoire.
A votre âge il y a d'autres choses !

ALIOT, *vivement.*

Et quoi ?

Un temps.

TOINETTE

Rien !

ALIOT

Tu as, dirait-on, un sourire narquois ?

TOINETTE

Ça non, monsieur !

ALIOT

Alors, pourquoi te taire ?

TOINETTE

A cause...

ALIOT

A mon âge, il y a, disais-tu, quelles choses ?

TOINETTE

Je n'ai rien dit.

ALIOT

Toinette, à mon âge tu dis ?...

TOINETTE

Moi, je dis qu'à mon âge on pense au temps jadis,
Au temps où l'on avait seize ans et la peau douce.
Ah dame ! au coin du feu, quand on geint et qu'on tousse,
Ça fait du bien, des fois, de se ressouvenir.
Le passé, qu'en ces temps on nommait avenir,
Ça revient, ça remonte, et l'on sent des bouffées
De printemps, dont on est encore ébouriffée...
Tout ça n'est pas joyeux, quand la douleur s'y joint :
Seulement le passé, c'est si joli — de loin.
Ah bah ! fermé, fini, bonsoir ! Moi, je radote.

ALIOT

Alors...

TOINETTE

Mais c'est le sort, à son gré, qui nous dote,
Voilà !

ALIOT

Toinette, alors, quand tu avais, dis-tu...
Seize ans, tu étais ?...

TOINETTE, *riant.*

Jeune !

ALIOT, *curieux.*

... Et jolie ?

TOINETTE

Ah vertu !
Jolie ? Ah ! je crois bien ! Et fine ! Et fraîche ! Peste !
Jolie ! Il y a bien encore quelques restes...
Mais, allez demander à vos oncles...

ALIOT

C'est vrai
Que tu vins tôt chez nous.

TOINETTE

A seize ans, j'y entrai ;
Pour vos oncles et tous, je fus la bienvenue.

ALIOT

Ils te connurent jeune ?

TOINETTE, *rêveuse.*

Ah oui ! qu'ils m'ont connue !...
Ah ! les gars du pays m'ont assez dit cela,
Que j'étais fraîche alors comme un brin de lilas...
Et puis, c'est si plaisant qu'on vous dise : je t'aime...
Mais, pauvre moi, l'amour est chose de Bohême ;
Ça s'envole avec la jeunesse et la beauté.
Bah ! tant pis ! le bon temps, j'en ai bien profité,
Jusqu'au jour où j'ai mis ma tendresse en ménage.
Dame ! un jour j'ai laissé piquer à mon corsage,
Après tant d'autres fleurs, une fleur d'oranger.
Allons ! Tous mes discours n'y peuvent rien changer.
Je parle trop...

ALIOT, *ton de reproche.*

Toinette !

TOINETTE

On devrait avoir honte
De dire... Mais tout ça, faut bien qu'on le raconte.
Vous vous moquez de moi ?...

ALIOT, *ton de reproche.*

Oh !...

TOINETTE

Qu'est-ce que ça fait ?

ALIOT

Non ! Car tes souvenirs sont vivants...

TOINETTE

En effet.
Le bonheur d'autrefois, je le revis sans crainte ;
Tous ne sont pas ainsi... Votre oncle... Sa contrainte,
Tout à l'heure... j'ai vu... C'est qu'il veut oublier...
C'est dommage ! C'était un gentil cavalier...

ALIOT

Mon oncle François ?

TOINETTE, *très loin dans le souvenir.*

Oui, fringant, joyeux de vivre,
Et souriant...

ALIOT

Il a changé.

TOINETTE

Ce sont les livres.

ALIOT, *curieux.*

Et, dès en ce temps-là, des vers, en faisait-il ?

TOINETTE, *légèrement, puis doucement.*

Quelquefois. Tout de même, il était bien gentil.
Il aimait s'amuser. C'était la bonne époque !

ALIOT

Et mon oncle Richard ?...

TOINETTE

Ah lui ! Jean qui s'en moque !
Fort comme un chêne ! Et beau ! avec ses grands bons yeux...
Je n'aurais jamais cru qu'il pût devenir vieux.
Mais, monsieur Aliot, qu'est-ce que je vais dire ?...

ALIOT

Pourtant...

TOINETTE

Là. J'ai fini ! Vous, au lieu de tant lire,
Ne vaudrait-il pas mieux vous secouer les sangs.
Lire ? Pour la santé ça doit être vexant.
Sortez et vous serez plus joyeux que vous n'êtes.
Vos livres !...

ALIOT

Mais Toinette...

TOINETTE

Amusez-vous !

ALIOT, *très vite, comme en désordre.*

Toinette,
Dans ces livres, on voit de la vie ! A l'instant,

Tu parlais de jeunesse et de joyeux bon temps ;
Mais dans ce livre, on dit également ces choses.
Le poète a chanté les cieux clairs et les roses,
La mer et la douceur dont se rythment les eaux...

TOINETTE

S'il n'a chanté que ça ?...

ALIOT, *jouant avec un livre.*

Il chante les roseaux,
Où jeté par les dieux pleins de colère, Ulysse
Voit venir sur la plage, en vision qui glisse,
La jeune fille qui, sur l'ordre de Pallas,
Vient le sauver. Il est nu, formidable, las.
Et quand la jeune fille advient à la fontaine,
Laver ses vêtements brodés, celle qui mène
Ses pas, la fait plus pure et plus légère encor.
Et le chant du poète est merveilleux alors.

TOINETTE

Ces contes compliqués, c'est bien des fariboles !

ALIOT, *s'animant.*

Je rêve à cette troupe ailée, ardente et folle
Qui, telle un chœur léger des nymphes d'Artémis,
Vole sur le rivage et les flots endormis...
C'est beau !

TOINETTE, *vague.*

Évidemment...

ALIOT, *enthousiaste.*

Lorsque Pallas l'envoie.
La jeune fille sent une soudaine joie
L'envahir. Et cela, c'est beau...

TOINETTE, *vague.*

Évidemment.

ALIOT

Son père la nommait Nausicaa...

TOINETTE

Comment ?

ALIOT

Nausicaa ! Doux nom qui bruisse et papillonne ;
Petite vierge frêle en qui du ciel rayonne ;
Nausicaa ! Lointaine et proche, je te vois.
Nausicaa ! ton chant matinal, je le bois.
L'antiquité charmante a mis en toi son rêve,
Et tous les Grecs chantaient avec toi sur la grève...

TOINETTE

Qu'est-ce que ça veut dire?

ALIOT, *dans un élan de lyrisme juvénile.*

Ah! le conte charmant...
Oui, charmant! Non, c'est beau! Toinette...

TOINETTE, *vague.*

Évidemment...

ALIOT

Ah! l'on peut déchirer, l'on peut brûler la page,
Où les vers ont fixé ta radieuse image.
Nausicaa! Depuis qu'en le livre j'ai lu,
Je garde au fond du cœur ton sourire ingénu.

Il a dit ces vers en haussant le ton, et sort comme ivre de poésie. — Richard, entré sur les derniers vers, est resté au fond, écoutant avec effarement.

SCÈNE IV

TOINETTE, RICHARD, *puis* FRANÇOIS

RICHARD

Il est fou!

TOINETTE

N'est-ce pas?

FRANÇOIS, *qui paraît avec des livres sous le bras.*

Ah! Ah! Richard, tu restes?

RICHARD

Oui, je...

FRANÇOIS

Toinette fut, à son possible, preste!

RICHARD

Tu n'as pas entendu?

FRANÇOIS, *absorbé.*

Je n'ai rien entendu...
Je pense à certain mot, que j'ai très mal rendu
Tout à l'heure...

RICHARD

Il s'agit de choses sérieuses.

FRANÇOIS

La poésie est grave, encore que rieuse.

TOINETTE

Mais, monsieur, il s'agit de monsieur Aliot.

FRANÇOIS, *intéressé.*

Aliot?

RICHARD, *criant.*

Il est fou!

FRANÇOIS, *surpris.*

Fou?

RICHARD, *violemment.*

Fou!

FRANÇOIS

Richard, tu...
Haussant les épaules.
Oh!...

RICHARD

Je te dis qu'Aliot est fou.

FRANÇOIS

Bon! tu te moques!

TOINETTE

Il vient de me conter une histoire baroque
Et folle!

RICHARD, *montrant les livres.*

Il est toqué des héros de roman.
Tu le tueras, mon cher, avec tout ça.

FRANÇOIS

Charmant!

TOINETTE

C'est des livres, pour sûr, qu'il prend la maladie.

RICHARD

Sales bouquins!

FRANÇOIS

Charmant ! C'est une comédie :
Un poème peut-il provoquer quelque mal,
C'est plutôt de traiter un être en animal !...

RICHARD

C'est pour moi que ?...

FRANÇOIS

Mon cher, avec tes chevauchées !
Et ta vigueur farouche, à tout instant lâchée,
Tu le fatigues !

RICHARD, *bondissant.*

Quoi ?

FRANÇOIS, *avec mépris.*

Ta chasse !...

RICHARD, *furieux.*

Et tes auteurs !...

FRANÇOIS

Un mouvement stupide !...

RICHARD

Et des travaux menteurs !...

FRANÇOIS

Ridicule !

RICHARD

Assommant !

TOINETTE

Voyons...

FRANÇOIS *et* RICHARD, *ensemble.*

Tu l'exaspères !

FRANÇOIS, *violemment.*

C'est toi, soudard...

RICHARD, *violemment.*

C'est toi, poétaillon...

TOINETTE, *les séparant.*

Arrière !

Voyons ! vous l'aimez bien, votre petit neveu.
Faites la paix.

RICHARD, *montrant François.*

C'est lui...

FRANÇOIS, *montrant Richard.*

C'est lui...

TOINETTE

Chut! je le veux...

Richard et François se regardent en souriant.

A quoi bon s'emporter, se quereller encore ?
Vous l'aimez ?

FRANÇOIS, *ardemment.*

Si je l'aime !

TOINETTE, *satisfaite.*

Ah !

RICHARD, *criant.*

Mais moi je l'adore!
Son corps sera superbe...

FRANÇOIS

Et son esprit exquis.

RICHARD

Ainsi, c'est moi surtout...

FRANÇOIS

Toinette, c'est moi qui...

TOINETTE

Mais oui, mais oui, tous deux, vous l'idolâtrez comme
Un bon Dieu.

Les deux frères se sourient silencieusement.

TOINETTE

Il grandit.

RICHARD

C'est vrai.

TOINETTE

C'est un jeune homme.

FRANÇOIS

Pas encore!

TOINETTE

Bientôt. Il a plus de seize ans...

FRANÇOIS

Eh bien ?

RICHARD

Eh bien ?

TOINETTE, *très douce.*

Eh bien, souvenez-vous du temps
Où seize ans vous mettaient au cœur comme une fièvre.
Seize ans, l'âge des yeux, seize ans, l'âge des lèvres ;
Vous, vous étiez poète à vos heures, et vous,
Ne couriez point toujours vers des je ne sais où.
Ou bien, si vers le soir, il vous prenait d'écrire,
C'étaient des vers, ma foi, trouvés dans un sourire,
Pour dire, avec des mots qui revenaient souvent,
Que de quelqu'un de blond votre âme allait rêvant.
Ou bien, si vous couriez par forêts et prairies,
C'était pour rapporter une gerbe fleurie,
Que vous posiez sur un rebord, où il fallait
Que quelqu'une la vît en ouvrant ses volets...

FRANÇOIS, *rêveur.*

Ah ! le temps adorable, où Toinette était blonde...

RICHARD, *rêveur.*

Soubrette aux yeux rieurs, dans la frimousse ronde...

FRANÇOIS

Elle aimait qu'on l'aimât en mots doux et lointains...

RICHARD

Elle aimait les bouquets parfumés de matin...

TOINETTE

Allons! ne parlons plus de cela ; la franchise
Ne peut pas convenir à nos trois têtes grises.
C'est au tour, maintenant, de monsieur Aliot...

FRANÇOIS

Déjà ?

TOINETTE, *souriant.*

Comprenez-vous la chose qu'il lui faut ?

RICHARD

Oui, mais le temps jadis...

FRANÇOIS

... où de fines soubrettes
Vous épelaient leurs cœurs aux ivresses discrètes...

RICHARD

C'est loin!

FRANÇOIS

Le jeune amour est sans grâce accueilli...

RICHARD

Le passé vole...

FRANÇOIS

Et meurt...

TOINETTE, *soupirant.*

Et Toinette a vieilli.

SCÈNE V

LES MÊMES, FLAMBERGE

FRANÇOIS

Qui vient là ?

TOINETTE

C'est Flamberge.

RICHARD

Hé! qu'y a-t-il, Flamberge!

FLAMBERGE, *qui monte du parc.*

Un jeune homme est en bas qui voudrait qu'on l'héberge.

RICHARD, *les bras au ciel.*

C'est peu commun. Un hôte!

FRANÇOIS

Oui! Quel prince charmant
S'avise d'éveiller nos tours au bois dormant?

FLAMBERGE

Dame! Au fond de vos bois perdus, qui s'aventure?

FRANÇOIS

Tout le monde n'est pas ami de la nature.

RICHARD

Nous demander asile !

FRANÇOIS

Hein ? Ça n'est pas banal !
Loin des routes! Dans ce désert original !
Un jeune homme!

FLAMBERGE, *la main tendue vers le parc.*

Il est là. Voyez.

RICHARD

C'est un jeune homme ?

FLAMBERGE

Mais il ne m'a pas dit de quel nom on le nomme.

FRANÇOIS

Comment est-il ?

FLAMBERGE

Fort bien, autant que j'ai pu voir,
Car montant jusqu'au nez son ample manteau noir
Et baissant sur les yeux son feutre romantique,
Il ne me permet qu'un avis problématique.

Mais sa voix claire et franche et son geste élégant
M'ont séduit et charmé très vite, en m'intriguant.

RICHARD

Qui cela peut-il être ?

FLAMBERGE

Un jeune homme...

FRANÇOIS

Sans doute.

FLAMBERGE

Qui dans la forêt sombre aura perdu sa route.
Il est lassé, dit-il, de chemins hasardeux,
Et vous demande abri pour une nuit ou deux.

FRANÇOIS

Quelque jour, Aliot, voyageant de la sorte,
Bénirait le château dont s'ouvrira la porte
Sur l'accueil cordial des hôtes rencontrés.
Le passant vient de Dieu. Va lui dire d'entrer.

Sort Flamberge.

TOINETTE, *regardant vers le parc.*

Bien qu'immobile, on voit qu'il est vif et alerte ;
Et son grand manteau noir traîne dans l'herbe verte.

SCÈNE VI

TOINETTE, RICHARD, FRANÇOIS

FRANÇOIS, *doucement.*

Nous avons remué des souvenirs trop bons,
Pour ne pas ressentir en nos cœurs de barbons
Quelque joie à parler d'amour...

Un temps.

L'heure est prochaine
Où notre Aliot pour bien voir la vie humaine,
S'éloignera, lesté de conseils et d'argent.
Nous, nous demeurerons ici, moins gais, songeant.
Ses rêves amoureux auront satisfaisance,
Mais le rêve finit, dès que vivre commence...

Avec émotion.

Merci, Toinette !

TOINETTE, *vivement.*

Mais voici votre inconnu.

Précédée de Flamberge, paraît Francesca vêtue d'un travesti noir, coiffée d'un feutre noir et se drapant dans une vaste cape sombre.

SCÈNE VII

LES MÊMES, FRANCESCA

RICHARD

Monsieur...

FRANÇOIS

Monsieur...

FRANCESCA, *rectifiant dans un rire.*

Madame.

RICHARD, *étonné et charmé.*

Ah ! pardon !

FRANÇOIS, *même jeu.*

J'avais cru.

FRANCESCA, *très en dehors.*

N'est-ce pas, cet habit masculin vous abuse ?
Mais je suis femme, hélas !

FRANÇOIS, *à part.*

C'est la dixième muse.

RICHARD, *à part.*

Elle est superbe.

FRANCESCA

Donc à vous, messieurs, je dois
Mille remerciements pour cet accueil courtois,
Qui, sans me demander pourquoi je me déguise,
Pourquoi je n'ai pas dit mon nom, m'hospitalise.

FRANÇOIS, *commençant un compliment.*

Vous nous récompensez de l'hospitalité
Offerte...

FRANCESCA, *l'interrompant.*

Mais poussant plus loin la liberté,
Je suis prête à montrer une avide exigence,
Et, ne respectant pas la mesure, je pense
M'éterniser au cœur de votre vieux château.
Si je ne partais que dans huit jours ?

RICHARD

C'est trop tôt.

FRANÇOIS, *avec une emphase gaie.*

Beaucoup trop tôt, madame. Huit jours, vous, ce n'est guère.
Soyons brutaux : à la guerre comme à la guerre !
De force, méprisant vos regrets superflus,
Nous saurons vous garder deux semaines de plus.
C'est dit ?

RICHARD, *à part.*

Il sait parler comme il veut, ce poète.

FRANÇOIS

Votre soudaine vue est un charme, une fête.
Il n'est venu personne ici depuis longtemps.
Est-il étrange que les sages méditant
Dans ce recueillement de verte thébaïde,
Oublient à votre aspect leurs âges d'invalides ?
Et pourquoi ce château, tremblant, énorme et vieux,
Ne deviendrait-il pas, comme nous, amoureux ?

FRANCESCA, *vivement.*

Ah non ! Ne parlez pas d'amour, je vous en prie ;
Car j'ai l'âme de trop d'amour endolorie,
Voilà pourquoi je suis en quête de repos.

FRANÇOIS

Toinette, prenez donc ce manteau, ce chapeau.

FRANCESCA

Mon costume est...

FRANÇOIS

Joli.

FRANCESCA

Oui, mais je suis certaine
D'avoir sous cet habit de sombre et simple laine
L'allure d'un garçon, d'un bon garçon.

RICHARD, *conciliant.*

Mais oui.

FRANCESCA

Nous serons des amis.

FRANÇOIS

Oui.

FRANCESCA

Rien que des amis.

RICHARD

Ça n'a pas d'importance.

FRANÇOIS

Oui.

FRANCESCA

De vieux camarades ?

FRANÇOIS, *protestant.*

Vieux ?

FRANCESCA, *insistant.*

Vieux.

FRANÇOIS

Bon.

RICHARD

Entendu.

FRANCESCA

Ni façon, ni parades !

FRANÇOIS

Certainement.

FRANCESCA, *comique.*

Les mots d'amour sont prohibés.

FRANÇOIS

Mais si à vos genoux nos cœurs allaient tomber?...

RICHARD

Oui. Si nos cœurs soudain?...

FRANÇOIS

Eh bien?...

RICHARD

Quoi de coupable?...

FRANCESCA

Il faudrait ramasser des cœurs aussi peu stables.

Ils rient d'un bon rire puéril et prolongé.

FRANCESCA

Vous comprenez, je viens chez vous...

FRANÇOIS

Ah !

FRANCESCA

Par hasard.

FRANÇOIS

Oh !

FRANCESCA

Je courais depuis le petit jour blafard,
A travers l'innombrable et prenante féerie
Que la nature jette en lumière aux prairies,
Quand, sur mon cheval las, lasse moi-même un peu,
J'eus grande joie, à l'heure où le ciel est de feu,
De voir une forêt me tendre ses mains fraîches.
Lorsqu'on a bien erré parmi les plaines sèches,
On ne peut se lasser des caresses des bois ;
Et, rêveuse, j'allais y dormir, quand je vois,
Dominant le feuillage aux dentelles fragiles,
Le toit de ce château qui dans l'air se profile.
Je repars et m'égare aux sentiers incertains,
Parmi les frôlements des rameaux libertins
Qui taquinaient mon front de leur grâce mouvante ;
Enfin je vous découvre et parais.

Avec une révérence.

Vot' servante !

Elle rit.

Vous me trouvez folle ?

RICHARD, *protestant.*

Oh !

FRANÇOIS

La conversation
Tirerait plus d'entrain d'une collation.

Volubile.

Toinette, sois agile à nous dresser la table.
Choisis pour la meubler des gâteaux délectables,
Et des fruits, et des délicatesses, et des
Sirops, et des vins fins, connus, vantés, gradés,
De Bordeaux, ou d'Espagne, ou de Chypre, ou de Beaune.

Sort Toinette.

SCÈNE VIII

FRANCESCA, FRANÇOIS, RICHARD

FRANÇOIS

En attendant prenez place.

FRANCESCA

Où ?

FRANÇOIS, *lui montrant le plus grand fauteuil.*

Là.

FRANCESCA

Sur ce trône ?

FRANÇOIS

Un trône ! Vous voilà reine de cette cour.
Par vous, c'est une cour...

RICHARD

D'amour.

FRANCESCA, *fronçant les sourcils.*

D'amour ? D'amour ?

RICHARD, *jouant la contrition.*

Je ne le dirai plus.

Ils éclatent de rire.

FRANCESCA

Une cour c'est plus sage.
Mais il y faut un peuple autour, selon l'usage.
Enfin, est-ce un royaume où tout le monde est roi ?

FRANÇOIS

Pour vous aucun n'est roi : c'est vous la...

Se reprenant.

Pardon !

Ils éclatent de rire.

FRANCESCA

Moi,
J'habite une maison de lumière coiffée.
J'y donne — ayant l'amour des vieux contes de fées —
Des fêtes, où l'on vient pour rire et m'admirer.
Cependant, j'ai besoin parfois, de m'étirer,
De me priver d'amour. Il me faut des espaces,
Comme à ces grands oiseaux, orgueilleux et rapaces,
Qui se meurent en cage et veulent le grand air.
J'adore le Roman — oui, avec un grand R —
J'adore l'aventure. Et, durant des semaines,
Quand le printemps sourit partout, je me promène.
Au hasard de ma course, il me plaît quelquefois
De coucher à l'hôtel du plein air, dans les bois,
Ou, comme ici, je frappe à quelque porte close.
On m'ouvre, je souris, je ne crains rien et j'ose
Tout ! J'entre, et rarement un hôte se choqua,
Lorsque j'ai dit : « Bonjour » et mon nom « Francesca ».
L'hôte aujourd'hui, c'est vous : il est deux, il me charme ;
Je vais rester longtemps sans verser une larme.

Couvrant de rires gais le bruit d'anciens sanglots,
Au collier de la vie attachons des grelots.

Un silence, elle rit.

Vous vous taisez ?

FRANÇOIS, *comme sortant d'un rêve.*

Madame, on trouve, à vous entendre,
Une si tendre joie, une douceur si tendre,
Qu'on vous écouterait sans jamais être las.

RICHARD

C'est presque le bonheur que vous nous donnez là.

FRANCESCA

Maintenant qu'à vous deux je me suis présentée,
Parlez de vous !

FRANÇOIS

Après vous avoir écoutée,
Nous n'avons pas...

FRANCESCA

Il faut !

FRANÇOIS

Bon ! toi, parle, Richard...

RICHARD

Non, toi, François...

FRANÇOIS

Voyons, à toi...

RICHARD

Non, à toi, car...

FRANÇOIS

Alors...

RICHARD

Alors...

ENSEMBLE

Eh bien! madame...

Ils rient.

FRANÇOIS, *après un temps.*

Je présente
Notre famille, aussi bien présente qu'absente ;
Donc, j'ouvre le chemin, étant : l'oncle François ;
Je vieillis, je suis vieux et je n'ai plus d'émoi

Qu'à vivre obscurément parmi de vieilles fables.
Je traduis des beautés, à vrai dire ineffables,
Car le rythme moderne est inapte à chanter
Ce que le vieux poète a voulu raconter.
N'importe ! Dans le calme et la sauvagerie,
Où je vis, je connais la pure griserie
De l'âme de jadis et du verbe berceur ;
La poésie, ardente et délicate sœur,
Est ma seule compagne et ma vision chère ;
Je vis dans un doux monde où tout est légendaire,
Et je n'ai pas mémoire à mon âge avancé,
D'avoir connu, sinon par des mots cadencés,
La douleur ! Quelquefois, j'ai vu souffrir des êtres.
Je les ai plaints, heureux de ne pas mieux connaître
Le mal et la laideur qui rôdent ici-bas...
Je suis seul, mais tout seul, je ne me déplais pas...
Seul ! Pas tout à fait seul ! Voici d'abord mon frère :
Richard, l'oncle Richard, grand chasseur qu'on vénère
Pour sa beauté. Car il est beau, n'est-ce pas vrai ?

RICHARD

Voyons, François...

FRANÇOIS

Modeste et vigoureux !

RICHARD

Peuh !

FRANÇOIS

Très !

Il ne rêve que chasse et cheval...

RICHARD

Le physique !

FRANÇOIS

La force pour lui, c'est comme de la musique.
D'ailleurs, je suis l'aîné, moi ; Lui, c'est le petit.
Il se conserve mieux. Il a bon appétit.

RICHARD

François, tu vas...

FRANÇOIS

Il est poète à sa manière :
Tandis que je m'efforce, à l'heure coutumière,
De faire épanouir en phrases la beauté ;
Tandis que mon esprit, anxieux, ballotté
Entre les deux bonheurs que m'apportent deux rimes,
Cherche à saisir au vol des miettes sublimes ;
Il cherche à sa façon le rythme : du dessin,
De la force, du corps. Le rythme noble et saint,
La beauté, la beauté ! celle que, dans la Grèce,

Les sculpteurs revêtaient d'immortelle jeunesse,
Celle du geste, celle où le corps resplendit,
La vie enfin, qui vaut mieux que les mots qu'on dit,
Puisque, montrant aux yeux ce qu'ailleurs ils devinent,
Elle est ainsi réelle, adorable et divine...

FRANCESCA

C'est merveilleusement que vous vous complétez ;
Quel dommage pourtant que, noblement dotés,
Vous soyez ainsi clos dans la grave retraite
D'un tel pays ! Parmi le luxe d'une fête,
Votre double agrément saurait me plaire mieux
Et plaire aux amoureux d'esprit.

RICHARD

Nous sommes vieux.

FRANCESCA

Non !... Il ne suffit pas d'éclater de lyrisme
Et de force. Être seuls, c'est un grand égoïsme...

FRANÇOIS

Tous vous approuveraient, madame, je le crois.
Mais nous faisons cela pour le numéro trois.

FRANCESCA

Le numéro trois ?

FRANÇOIS

Oui.

RICHARD

Notre neveu, madame.

FRANÇOIS

Notre petit neveu, dont nous façonnons l'âme.

RICHARD

Il a passé seize ans. Il est doux. Il est blond.

FRANÇOIS

N'ayant encor rien vu de la vie, il est bon.

RICHARD

Il voit nous deux, des paysans, des domestiques...

FRANÇOIS

Nous formons son esprit.

RICHARD

Et soignons sa plastique.

FRANÇOIS

Il se nomme Aliot.

RICHARD

Il est franc.

FRANÇOIS

Sans souci.

FRANCESCA, *riant.*

C'est un enfant parfait en somme ?

FRANÇOIS

Le voici.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ALIOT

ALIOT, *venant du parc, entre, puis voyant Francesca, recule.*

Ah ! pardon...

RICHARD

Aliot, entre !

ALIOT, *saluant Francesca.*

Monsieur...

FRANÇOIS, *rectifiant.*

Madame !...

ALIOT, *étonné.*

Madame ?

FRANCESCA

Ces messieurs m'ont avec tant de flamme
Fait de vous un portrait si pimpant, si gentil,
Que je craignais, monsieur, qu'ils n'aient un peu menti.

ALIOT, *charmé.*

Madame...

FRANÇOIS

Excusez-le, s'il paraît un peu gauche.

FRANCESCA

C'est mieux ; votre portrait, ce n'était qu'une ébauche.

A Aliot, gaiement.

Voulez-vous accepter mon amitié ?

ALIOT, *doucement.*

Mon Dieu...

Oui.

FRANCESCA, *riant.*

J'en suis honorée.

RICHARD, *gaiement.*

Il ouvre de grands yeux.

FRANÇOIS

C'est la première fois qu'on lui montre un chef-d'œuvre.

SCÈNE X

LES MÊMES, FLAMBERGE

RICHARD, *à Flamberge qui entre.*

Ah ! Flamberge, dépêche ; active-toi, manœuvre !
Ordonne à la cuisine un dîner... un dîner...

FRANÇOIS

Et la collation, l'a-t-on faite dresser ?
Hein, Flamberge ?

FLAMBERGE

Oui, monsieur.

FRANÇOIS

Ah ! Flamberge ! qu'on serve
Des confitures. Va.

A part.

Je me sens une verve !

RICHARD, *à part.*

Je me sens une faim !

FRANÇOIS, *à Flamberge.*

Toinette a mis des fleurs
Sur la table ?

FLAMBERGE

Oui, des tas.

FRANCESCA

Pourquoi cette splendeur ?

RICHARD

Quelle splendeur ?

FRANCESCA

Ces fleurs !

RICHARD

Des fleurs ! une vétille !

FRANÇOIS

Des fleurs ! Vous vous croirez tout de suite en famille...
Flamberge sort.

SCÈNE XI

FRANCESCA, ALIOT, RICHARD, FRANÇOIS

FRANÇOIS

Puis il faut s'occuper de votre appartement...
Il est un pavillon, dans notre parc dormant,
Où la nuit vous sera parfumée et sereine :
Il est enveloppé d'un filet de verveine,
Et la lune, à travers ce filet, entre à flots,
De sorte que, voyant près de soi son halo

Et humant le parfum qui dans la nuit s'exhale,
On se demande quelle main monumentale
Mêla, pour nous créer ce fragile bonheur,
Le rayon de la lune au parfum de la fleur...
Vous aurez près de vous notre vieille Toinette,
Dont le pas attentif est un pas de soubrette...
Et, dans la paix rêveuse où le parc dormira,
Vous, semblable à Psyché que l'amour admira,
Croirez, ayant la lune et des fleurs pour persienne,
Revivre dans un songe une légende ancienne...

RICHARD, *à part.*

Ces poètes !

FRANCESCA

Je brûle alors de voir de près...

FRANÇOIS

Voyez le ciel. D'or fauve, il s'atténue...

ALIOT

Exprès.

FRANÇOIS

Bientôt le soir viendra sur les floraisons vertes
Et quand viendra la nuit qui clôt les fleurs ouvertes...

FRANCESCA

Montrez-moi donc ce pavillon !

FRANÇOIS

Bleuâtre, épais,
Le parc lui fait un mur de silence et de paix :
Chaque feuille le soir a l'air d'une lumière
Qui frémit et qui danse au vent crépusculaire.

FRANCESCA

Oui, oui. Tout me paraît...

RICHARD

...Amoureux ?

FRANCESCA, *allant vers le parc au fond.*

Fraternel.
Lorsque je suis venue il y avait un ciel
Doré, brodé, gemmé, tel un manteau de reine
Dont la lourde splendeur coulait comme une traîne.
Mais le soleil abdique en devinant la nuit ;
Rejetant son manteau sur l'épaule, il s'enfuit,
Et, dans la pureté, le ciel se firmamente.

Tous descendent à sa suite dans le parc et, en cascade, sur des tons différents.

FRANÇOIS

Elle est charmante !

RICHARD

Elle est charmante !

ALIOT

Elle est charmante !

Le rideau se ferme.

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME

Décor

Un coin du parc.

A DROITE *et* A GAUCHE, *les fûts de chênes énormes encadrent la scène.*

AU FOND, *au-dessus de quelques marches vertes de mousses, un pavillon couvert de glycines et verveines.*

Des buissons, des arbres. Des allées de divers côtés.

C'est le matin.

SCÈNE PREMIÈRE

ALIOT, *seul, tourne curieusement autour du pavillon.*

Elle est là.

Rêveur.

Cette dame à l'habit masculin,
Dont la voix souriante et le regard câlin
Divinisaient le parc aux tiédeurs étouffées,
Est trop charmante pour ne pas être une fée...
Pourquoi s'habille-t-elle en jeune homme? Elle est là!
Comme avec poésie elle se dévoila!

SCÈNE II

ALIOT, TOINETTE

TOINETTE *arrive par la droite, les bras chargés de vêtements féminins.*

Déjà levé, monsieur Aliot?

ALIOT, *interdit.*

Oui, Toinette.

TOINETTE, *riant.*

C'est bon matin !

ALIOT, *vivement.*

Les cris d'une bergeronnette
M'empêchaient de dormir. Alors...

TOINETTE, *moqueuse.*

Je vous entends.

ALIOT

Puis, rarement il fit le matin si beau temps.

TOINETTE

Oui ! Oui !

ALIOT

Voilà...

TOINETTE

Très bien.

ALIOT, *timidement.*

Où vas-tu ?

TOINETTE, *montrant le pavillon.*

Chez madame...
Francesca ! C'est un nom qui...

ALIOT, *avec feu.*

C'est un nom plein d'âme !
C'est un nom frémissant de jeunesse et de ciel !
Francesca !

TOINETTE, *riant.*

Ça vous plaît ? C'est là l'essentiel.

ALIOT

Tu vas la voir ?

TOINETTE

J'y vais.

ALIOT

L'as-tu point vue encore ?

TOINETTE

Je l'ai vue.

ALIOT

En ses yeux on croit voir une aurore...
Elle est belle ?

TOINETTE

Pour ça vous avez eu loisir
De la contempler hier tout à votre désir...

ALIOT

Mais il faisait nuit.

TOINETTE

Vous la verrez tout à l'heure,
Au plein jour.

ALIOT, *hésitant.*

Oui, mais...

TOINETTE

Quoi ?

ALIOT, *vivement.*

Rien du tout !

TOINETTE, *montant les marches du pavillon.*

Ah !

ALIOT, *suppliant.*

Demeure.
Je voulais dire... Quand cette dame a quitté
Ce travestissement, où sa légèreté
De fantaisie étrange et folle s'évertue,
Comment est-elle ?

TOINETTE, *riant.*

Eh bien ! elle est très peu vêtue.

ALIOT

Elle est tout autre ?

TOINETTE

Ah oui.

ALIOT

Mais, sur elle, ton goût ?...

TOINETTE

C'est qu'elle est merveilleuse...

ALIOT, *épanoui.*

Ah!

TOINETTE

Et pas mal du tout.

ALIOT

Que je l'aimerais mieux — en femme.

TOINETTE

Elle est gentille
En homme. Cependant, vous la verrez en fille...

ALIOT

Oui?

TOINETTE

Oui!

ALIOT

Vraiment?

TOINETTE

Vraiment!

ALIOT

Donc plus de travesti?
Mais, je crois, son bagage était plus que petit...

TOINETTE

Dame! elle n'en a pas! Mais pour une coquette...

ALIOT

Comment donc se vêt-elle?

TOINETTE

A la bonne franquette.

ALIOT

Mais encor?

TOINETTE

J'ai vu que, malgré son sans-façon,
Elle était lasse d'être un simili-garçon.
Alors j'ai pris sur moi de fouiller les armoires,
Où de très vieux satins parmi d'antiques moires
Dormaient. Ces beaux débris qu'on ne respecte point,
Je les ai réveillés, en leur montrant le poing.
Et j'ai chargé mon bras, dame! un peu pêle-mêle,
De tout ce qui me semble être assez digne d'elle!

Voyez! Sur ces manteaux, on dirait de l'azur.
Et ça, c'est brodé d'or, c'est raide comme un mur;
Ça, tenez, c'est joyeux! N'est-ce pas que ça chante?
Et puis encor! Et puis encor! Ça vous enchante.
Ça n'est pas jeune. Mais quand la femme y passa,
Vieux galons, vieux habits, ces décrochez-moi-ça,
Ces restes de grenier et ces fonds de commode
Ont des airs d'être encore à la dernière mode.

ALIOT

C'est une femme!

TOINETTE, *remontant.*

Allons! je me mets en retard.

ALIOT

C'est toi qui la vêts?

TOINETTE

Oui, j'y vais mettre de l'art.
Vous verrez, là-dedans elle sera fleurie...

ALIOT

C'est vrai qu'à sa pâleur de blonde, se marie
Un peu du parc avec mille et une couleurs.

TOINETTE

Voilà !

Elle entre dans le pavillon.

ALIOT, *seul.*

C'est une fleur. Les fleurs aiment les fleurs.

Il sort à gauche.

SCÈNE III

FRANÇOIS, *puis* RICHARD

FRANÇOIS *arrive par la droite, portant un énorme bouquet de roses blanches. Il regarde autour de lui avec attention et, se voyant seul, respire.*

Personne n'est levé que l'aurore et moi-même.
C'est parfait. Je vais mettre ici, comme un emblème
De...

Sursautant.

Richard !

C'est en effet Richard qui arrive, chargé de roses rouges. Voyant François, il sursaute et dissimule les fleurs derrière son dos. Même mouvement chez François.

RICHARD

Ah ! François...

FRANÇOIS, *détaché.*

Il fait beau.

RICHARD, *évasif.*

Oui.

FRANÇOIS, *insistant.*

Très beau !

RICHARD

Je le crois.

FRANÇOIS

J'en suis sûr.

RICHARD, *exubérant.*

Quel soleil !

FRANÇOIS, *aimable.*

Un flambeau...

RICHARD

C'est un bien beau soleil.

FRANÇOIS, *poli.*

Un tel soleil est rare.

RICHARD

C'est l'Avril !

FRANÇOIS

Notre parc de fleurs vertes se pare.

Un temps.

RICHARD

C'est un bien beau soleil!

FRANÇOIS, *après un léger temps.*

Oui...

RICHARD, *après un léger temps.*

Oui...

FRANÇOIS, *après un léger temps.*

Oui...

RICHARD

C'est certain !

FRANÇOIS

Je suis vraiment content de sortir ce matin.

RICHARD

Ah ! tu es content ?

FRANÇOIS

Oui...

RICHARD

Ah ! et tu te promènes ?

FRANÇOIS

Je me promène.

RICHARD

Ça, le temps est très...

FRANÇOIS

Amène.

RICHARD

Tu ne travailles pas encore ?

FRANÇOIS, *vague.*

Mon Dieu non !
J'ai fait beaucoup de grec hier... Il fait si bon...
Mais toi, tu ne fais pas de courses par les routes ?

RICHARD, *vague.*

Mon Dieu non ! J'ai couru cette semaine ! Écoute,
Je suis las quelquefois de ces courses sans but...

FRANÇOIS

Tu laisses ton cheval ?...

RICHARD

Et tu laisses ton luth ?...

ENSEMBLE

Se reposer.

FRANÇOIS, *après un temps.*

Voilà.

RICHARD

Fort bien.

FRANÇOIS

On se promène...

RICHARD

Promenons-nous !

FRANÇOIS, *hésitant.*

Oui, mais...

RICHARD, *plus hardi*

Mais, est-ce bien la peine
D'en parler ? je voulais...

FRANÇOIS

Oui, je voulais aussi...

RICHARD

Déposer...

FRANÇOIS

Justement.

RICHARD

En passant par ici...

FRANÇOIS

Quelques fleurs ?...

RICHARD

N'est-ce pas ?

FRANÇOIS

C'est plus correct.

RICHARD

Je pense...

FRANÇOIS

Une femme !

RICHARD

Jeunesse...

FRANÇOIS

Une femme !

RICHARD

Élégance...

FRANÇOIS

Des roses.

RICHARD

Comme moi.

FRANÇOIS

Blanches !

RICHARD

Rouges !

FRANÇOIS

J'ai pris
Ces roses, qu'autrefois Eros, fils de Cypris,
Aimait pour leur blancheur où de l'or se faufile.

RICHARD

Toute fleur eût été trop banale et trop vile...
La rose, cette rose au teint éblouissant,
M'a séduit. Rouge vif, mais ça n'est pas du sang !
C'est de l'éclat, de la lumière, de la flamme.

FRANÇOIS

Les deux bouquets plairont à sa beauté de femme :
Blanches, rouges, splendeurs diverses, qu'on chérit
Pour l'opposition de leurs deux coloris,
De diamants pareils elles sont irisées,
Tant que le soleil laisse aux roses la rosée...

Et tous deux joignent le geste à la parole.

RICHARD

Il faut sur ce perron...

FRANÇOIS

Au marbre chancelant...

RICHARD

Mettre...

FRANÇOIS

Poser...

RICHARD

Ce rouge...

FRANÇOIS

En face de ce blanc,

RICHARD

Tous deux bien étalés, apparemment...

FRANÇOIS

De sorte
Que dès qu'elle ouvrira le battant de sa porte,
Ses regards...

RICHARD

Tomberont...

FRANÇOIS

Voleront vers nos fleurs !...
C'est joli, ces bouquets pleins de rosée en pleurs...

RICHARD

Oui.

FRANÇOIS

Oui.

RICHARD

Voilà.

FRANÇOIS

Voilà !

RICHARD

C'est très bien...

SCÈNE IV

TOINETTE, RICHARD, FRANÇOIS

TOINETTE, *sortant du pavillon.*

Bonjour, maîtres.

FRANÇOIS

Ah ! c'est Toinette...

RICHARD

C'est Toinette...

TOINETTE, *apercevant les bouquets posés à terre.*

Dois-je mettre
En des vases ces fleurs fraîches ?

RICHARD, *vivement.*

Jamais !

FRANÇOIS, *violemment.*

Jamais !
Au grand jamais, Toinette !

TOINETTE, *un peu effarée.*

Ah ! Alors, je les mets ?

RICHARD

Tu les mets ?

TOINETTE

Où ?

FRANÇOIS

Là !

RICHARD

Là !

TOINETTE, *ne comprenant pas.*

Là ?

RICHARD

Ne fais pas un geste.

FRANÇOIS

Et que chaque bouquet où il se trouve reste.

TOINETTE

Bon.

RICHARD

C'est une coutume en des pays lointains
De déposer ainsi...

FRANÇOIS

Nouvelles du matin...

RICHARD

Des roses.

FRANÇOIS

Notre hôtesse est sans doute étrangère...

RICHARD

Et pour lui faire honneur...

FRANÇOIS

Nous déposons à terre...
Au seuil que va franchir bientôt son pas errant...

RICHARD

Des roses.

FRANÇOIS

Comprends-tu ?

RICHARD

Comprends-tu ?

TOINETTE, *riant.*

Je comprends.

RICHARD

Est-elle satisfaite au moins de tous ses hôtes ?

FRANÇOIS

N'avons-nous pas commis par mégarde des fautes ?

TOINETTE

Elle ne m'a rien dit de semblable. Ma foi,
Je crois qu'elle est contente et surprise à la fois.

ENSEMBLE

Surprise ?

TOINETTE

N'est-ce pas, des vieux, c'est pas folâtre
A l'ordinaire...

ENSEMBLE

Mais.,.

TOINETTE

Ça dort au coin de l'âtre
Ça s'ennuie et ça gêne. Enfin c'est assommant.
Eh bien ! vous deux, elle vous a trouvés charmants.

ENSEMBLE

Ah !

RICHARD

Que fait à présent la dame ?

TOINETTE

Elle se lève.

RICHARD

Mais elle n'a pas fait au moins?...

FRANÇOIS

De mauvais rêve ?

TOINETTE

Non, non, non. Je me sauve...

FRANÇOIS

Au moins, écoute...

TOINETTE

Non.

FRANÇOIS

Mais...

TOINETTE

Monsieur Aliot vient. Que faut-il ?...

FRANÇOIS, *vivement.*

C'est bon.

Sort Toinette. — Entre Aliot par le côté opposé.

SCÈNE V

RICHARD, FRANÇOIS, *puis* ALIOT

RICHARD

Aliot... Le voici... Les bras chargés de roses...

FRANÇOIS

Ne restons pas ici...

RICHARD

Pourquoi ? Je reste.

FRANÇOIS

Alors
Cachons-nous. Vite. Là. Derrière les grands corps
De ces arbres.

Ils se cachent.

On entend s'élever la voix de Francesca dans le pavillon.

RICHARD

Sa voix !

FRANÇOIS

Sa voix si pure et claire
Qu'elle ajoute au matin un peu plus de lumière.
Que fait donc Aliot ! Il se met à genoux,
Devant le perron.

RICHARD

C'est sans doute comme nous
Qu'il veut offrir ses fleurs...

FRANÇOIS

Non pas rouges...

RICHARD

Ni blanches...

FRANÇOIS

Roses roses, qu'il jette en joyeuse avalanche.

RICHARD

La voix se traîne et meurt, dans un soupir d'amour.

FRANÇOIS

Et le rythme s'éteint tout doucement.

Aliot, Richard, François se cachent. — Francesca apparaît.

SCÈNE VI

FRANCESCA, ALIOT, FRANÇOIS, RICHARD

FRANCESCA, *sur le seuil.*

Bonjour !

FRANÇOIS

Madame !

Il sort de derrière son arbre.

RICHARD

Madame !

Même jeu.

ALIOT

Madame...

Même jeu.

FRANCESCA, *pouffant.*

C'est trop drôle !
Sommes-nous au théâtre et jouez-vous un rôle ?
J'ai dit bonjour pour le matin et le printemps,
Et chacun me réplique en sortant d'un portant.

FRANÇOIS

Madame, nous venions...

RICHARD

Vous rendre nos hommages...

FRANCESCA

Avec la gravité qu'avaient les trois rois mages ?
Mais le troisième roi se tait — éperdument ;
Car monsieur Aliot serait un roi charmant.

ALIOT

Madame, je venais...

FRANCESCA

... M'offrir vos?... — oh ces roses ?
Trois bouquets, trois splendeurs et trois cœurs ! Mais je n'o
Choisir. Je ne sais pas quel est le plus joli
De ces bouquets.

FRANÇOIS

Ils sont la descente de lit,
Que, galant, le hasard déposa sur ces marches.

RICHARD

Mais quel pauvre tapis pour qu'une fée y marche !

ALIOT

Salués tous les trois par vous, ils sont égaux.

FRANCESCA

On appelle cela, je crois, des madrigaux.
Mais ne pouvant charger mes bras de ces trois gerbes
Qui sont toutes les trois diversement superbes,
J'en dois élire au moins une. Laquelle ?

ALIOT, *vivement.*

Non !
Ne choisissez pas.

FRANCESCA

Mais, si j'ignore le nom
De celui qui m'offrit cet hommage anonyme,
Qu'importe ! Ce serait une sottise, un crime
Absurde, de montrer un cœur indifférent
Pour ces roses d'amour dont l'abeille s'éprend.
Roses rouges, l'ardeur dont votre teint éclate,
Me dit spontanément un amour-écarlate,
Et votre pourpre chaude où l'on croit voir du feu,

A l'audace des cœurs sincères : votre vœu
Serait de rapprocher, en un baiser farouche,
Vos lèvres de carmin des roses de ma bouche ;
Mais votre amour trop vif, trop neuf, trop spontané,
Au soleil de midi sera vite fané !
Roses blanches, souvent par les nuits estivales,
Lasse d'un excessif amour aux mains brutales,
J'ai souhaité d'avoir un moment sur ma chair,
Votre fraîche blancheur et votre arôme cher ;
Pâles d'un rêve lourd en qui tout s'abandonne,
Je chérissais déjà la tendresse, que donne
L'impossible désir de vos vagues pâleurs,
Mais aujourd'hui je sens en mon être un bonheur
Sans âpre violence, une ardeur sans luxure,
Et la légèreté qui, de sa beauté sûre
M'émeut, n'aimerait pas vos languides clartés,
Roses blanches, ni vos impétuosités,
Roses rouges, mais, bonne aux printanières choses,
C'est vous que je mettrai sur mon sein, roses roses.

RICHARD, *à part.*

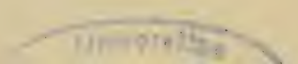
C'était fatal !

FRANÇOIS, *à part.*

C'était certain !

ALIOT, *à part.*

C'est mon bouquet !



FRANCESCA

Au reste, ce bouquet n'est qu'un fouillis coquet,
Ordonné vivement, d'une main inexperte ;
Calices vous griffant à chaque tige verte,
Votre maître a cueilli vos pétales rosés,
Où tant de papillons rieurs se sont posés,
Sans souci de vous joindre en gerbes élégantes ;
Indifférent aux dents dont vos tiges se gantent,
En vous violentant il ne songeait qu'à moi,
Et n'avait nulle peur de se piquer les doigts.

ALIOT, *à part.*

Elle devait me voir, par son rideau cachée...

FRANCESCA

Pourtant de tout cela vous me voyez fâchée...
Qu'avions-nous dit hier ?

RICHARD

Mais...

FRANÇOIS

Mais...

FRANCESCA

Que mon séjour
Ne vous entendrait pas dire des mots d'amour...

RICHARD

Cependant...

FRANÇOIS

Nous...

FRANCESCA

Jamais !

RICHARD

Mais...

FRANCESCA

Pas une minute !

FRANÇOIS

Nous n'avons point parlé d'amour.

FRANCESCA

Parler ? Vous n'eûtes,
Dès hier et cette nuit, qu'amour entre les dents,

Et vous ne cessez pas de me faire, en dedans,
Des aveux. Que c'est mal ! Que c'est désagréable !

FRANÇOIS

Pas pour nous.

FRANCESCA

Mais pour moi ! J'accepte, à votre table
Et dans votre maison, d'être, pour quelque temps,
Une hôtesse qui vient et qui passe en chantant,
Qu'on oubliera...

TOUS LES TROIS, *protestant.*

Oh !

FRANCESCA

Bon ! Je suis jeune et point laide.
Faut-il donc pour cela que chacun de vous cède
Au brusque élancement de son désir nouveau ?
C'était promis ! Déjà vous oubliez tous vos
Serments. C'est très vilain ! C'est lâche ! c'est canaille !
A présent, c'est tout simple : il faut que je m'en aille.

TOUS LES TROIS, *protestant.*

Oh madame !

FRANCESCA

Mais si. Un tout petit séjour,
Où je me passerais de tendresse et d'amour,
Est donc chose impossible à trouver ?

TOUS LES TROIS, *protestant.*

Oh madame !

FRANCESCA

C'est ma faute ! Hier soir, je supposais, bonne âme,
Que je serais pour vous un ami. D'un garçon
J'avais l'habit, le cœur. Je le dis sans façon,
J'aime l'amour, et j'aime être aimée, et j'adore
Aimer ; mais j'aime mieux un peu de paix encore,
Quand j'ai le cœur trop lourd et le corps fatigué...
Mais ce costume aussi, pourquoi l'ai-je quitté ?
Vous aviez oublié que j'étais femme...

TOUS LES TROIS

Heu.

FRANCESCA

Presque.
Pourquoi l'ai-je quitté ! Je vous semble grotesque
Ou folle, de changer si brusquement d'avis.
Ce voile est féminin...

RICHARD

Nous en sommes ravis ;

FRANCESCA

Dans cette souple étoffe où je me suis drapée...

FRANÇOIS

Vous avez l'air divin !

RICHARD

Vous êtes bien nippée !

FRANCESCA

... Je vous ai fait soudain, messieurs, vous souvenir
Qu'une promesse n'est pas facile à tenir.

RICHARD

C'est vrai ! Nous eûmes tort d'oublier la promesse !
Mais tout devient joyeux comme un bourg en kermesse,
De vous sentir ici où tout paraît fané.
Dans ce château tremblant, par l'âge condamné,
Vous apportez soudain vos regards, moins moroses
Que nos vieux madrigaux et nos banales roses...

FRANCESCA

Vous êtes chevaliers ?

FRANÇOIS

Certe !

FRANCESCA

Eh bien, chevaliers,
Cette promesse faite hier, si vous vouliez
La tenir...

FRANÇOIS

Mais elle est intenable.

FRANCESCA

On s'efforce.

RICHARD

Des cœurs de vieux barbons sont ardents sous l'écorce.
De l'âge.

FRANCESCA

On se cuirasse !

FRANÇOIS

Oui ! on a trop d'amis,
On n'a pas trop d'amour !

FRANCESCA

Mais quand on a promis ?

RICHARD

Promettre ! Tout le monde, à tout instant, s'engage
A des buts incertains.

FRANCESCA, *remontant.*

Je m'en vais.

ALIOT

Quel dommage !

FRANÇOIS

Madame, encor deux mots. Avez-vous vu jamais
Certains torrents à sec au mois d'août ?...

FRANCESCA

J'ai vu, mais...

FRANÇOIS

Ils sont vides. Ils ont la tristesse sauvage
Du feu, de l'abandon, du sommeil et de l'âge ;
Tout est roux, et désert, et brûlé sur leurs bords,
Et pour l'éternité l'on croirait qu'ils sont morts.
Mais la neige ou la pluie en sauvent la détresse
Et le deuil. L'eau commence à couler sa caresse
Sur les rochers. Bientôt les cailloux du torrent,
De blancs qu'ils paraissaient, paraissent transparents.
L'eau bienfaisante et claire a de nouveau rempli
La chair du sol, les os de pierres, tout ce lit ;
Et voici que la vie est revenue entière ;
Les bords sont refleuris ; de l'herbe sur la terre
Court ; les arbres voisins, redressés peu à peu,
Balancent leurs bras verts sur le fond du ciel bleu ;
Et le sol, éperdu de jeune folie, ivre
De cette fraîcheur douce et docile, se livre
Au transport délirant de son bonheur nouveau.
Il se sent jeune. Il se sent fier. Il se sent beau.
Il se gonfle en riant sous sa nouvelle vie.
Le vieux torrent joyeux s'irrite, chante, crie,
Grandit, roule, bougonne, et veut tout demander,
Et, manquant d'habitude, il peut bien déborder.

RICHARD, *à part.*

C'est une fable.

ALIOT, *à part.*

Comme il dit bien les histoires !

FRANCESCA

Monsieur François...

FRANÇOIS

Enfin, madame, il est notoire
Que des cœurs, endormis par trente ans de repos,
Se réveillent avec plus ou moins d'à-propos...

RICHARD

Lorsque survient un ange...

ALIOT

Une fée...

FRANÇOIS

Une femme...

FRANCESCA

J'ai compris. C'est pourquoi je m'en vais.

TOUS LES TROIS, *protestant.*

Oh madame !

FRANCESCA, *mélancolique.*

Je vous comprends. Vous êtes bien gentils. Merci,
Mais mon cœur inquiet n'a rien à faire ici !
Est-elle seulement sur terre la retraite
Des cœurs las ! On le dit. — Maintenant je m'apprête
Et viens au travesti qui me change de moi.
Je l'avais adopté, je ne sais pas pourquoi.
Pourquoi l'ai-je quitté ? Quand on accepte un rôle
On n'en peut pas jouer d'autre.

RICHARD, *un peu rudement.*

Si. C'est très drôle.
Vous nous servez avec de la morale autour
Un air voluptueux et d'ingénieux atours !
Quand on fait un sermon, on s'habille de bure.

FRANCESCA, *doucement.*

Je sais depuis longtemps que l'amour transfigure,
Et que, sincère, il brusque et dompte la raison.
Aussi dois-je quitter sur l'heure une maison,
Où le blond petit dieu si brusquement arrive
Qu'on l'honore avec des grâces intempestives.

Elle rentre dans le pavillon.

SCÈNE VII

FRANÇOIS, RICHARD, ALIOT

FRANÇOIS, *soupirant.*

Voilà !

RICHARD, *soupirant.*

Voilà !

ALIOT, *soupirant.*

Voilà !

FRANÇOIS

Ça s'est passé très vite...

RICHARD

Elle va s'en aller.

FRANÇOIS

Comme ça.

RICHARD

Tout de suite.

FRANÇOIS

Ils étaient anodins pourtant nos madrigaux.

RICHARD

Ils étaient anodins...

FRANÇOIS

Oui !

RICHARD

Même rococo...

FRANÇOIS

Je crois qu'elle est un peu...

Il se touche le front.

RICHARD

Tu crois ? Elle détale
Sans raison !

FRANÇOIS

C'est peut-être une femme fatale.

François hausse les épaules.

FRANÇOIS

Allons nous promener. Ça nous fera du bien.

RICHARD

Oh ! le temps est bien laid !

FRANÇOIS

Oui, mais ça ne fait rien...

RICHARD, *éclatant.*

Enfin crois-tu !...

FRANÇOIS, *mélancolique.*

Oui, c'est toujours la même chose...

RICHARD, *montrant Aliot.*

C'est lui le plus heureux, puisqu'elle a pris ses roses.

Ils sortent tous les deux, bras-dessus, bras-dessous.

SCÈNE VIII

ALIOT *seul, puis* FRANCESCA

ALIOT, *désolé.*

Elle va s'en aller ! J'aimais sa voix, ses yeux...
Elle va s'en aller...

FRANCESCA, *sortant du pavillon, derrière lui.*

Oui. Cela vaudra mieux.

ALIOT, *sursautant.*

Oh madame, pardon !

FRANCESCA, *avec une gaieté mélancolique.*

Il faut que je m'envole,
Je voulais oublier l'amour. Ah pauvre folle !
J'avais pour un moment laissé sur le chemin
Cet enfant turbulent dont je tenais la main ;
Mais, désorienté de n'avoir plus d'escorte,
Il ne tolère pas qu'on le laisse à la porte.
Être seule...

ALIOT

C'est bon.

FRANCESCA

C'est un rêve qu'on fait
Mais qu'on ne peut jamais atteindre tout à fait.

ALIOT

C'est pourtant simple.

FRANCESCA

Enfant, tu connais cette joie,
Mais bientôt moins paisible il faudra que tu voies
Ce que ton cœur naïf espère en hésitant ;
Adore ce silence où couve du printemps ;
Tu le regretteras avec d'âpres colères,
Et tu l'invoqueras en tes larmes amères...
Rêve, ris, reste seul et sois heureux avant...

ALIOT

Avant ?

FRANCESCA

Avant ce qui viendra ! Le bruit du vent
Te parle : écoute-le.

ALIOT

Que dit-il ?

FRANCESCA

Les musiques
De la forêt vers toi coulent leurs voix mystiques...

ALIOT

Que disent-elles ?

FRANCESCA

Tout chante, parle et sourit,
Pour t'endormir le cœur et te bercer l'esprit :
Le ciel d'azur s'accoude aux ramures profondes,
Pour illuminer mieux ta chevelure blonde ;
Et, pour te faire moins sensible aux durs échos,
Les chevriers du vent soufflent dans les roseaux...

ALIOT

C'est vrai ; mais vous riez ?

FRANCESCA

Écoute le poème,
Que la nature épand sur toi.

ALIOT

Madame, j'aime
Ce poème.

FRANCESCA

Ton cœur n'est pas encor charmé,
Heureux et malheureux, va, tu n'as pas aimé.

ALIOT

Heureux! j'ai du bonheur autant que j'en souhaite;
Ma vie a la douceur d'une idéale fête.
— Et, malgré tout... j'attends... autre chose... je crois...
J'attends... je ne pourrais dire... je ne sais quoi...
J'attends.

FRANCESCA

Lui! Toujours lui!

ALIOT

Qui donc?

FRANCESCA

Mon petit maître...

ALIOT

Ah, le petit?...

FRANCESCA

Le petit dieu. C'est lui.

ALIOT

Peut-être.

FRANCESCA

Bientôt, ayant appris l'amour, tu aimeras.

ALIOT, *ingénument.*

J'aime mes oncles.

FRANCESCA, *riant.*

Bon.

ALIOT, *vivement.*

Mais ce n'est pas cela.

FRANCESCA

Tout de même?

ALIOT

L'amour c'est une femme.

FRANCESCA

Juste.

Et comment l'imaginez-vous?

ALIOT

D'âme un peu fruste,
Mais belle et toute jeune avec des regards bleus.
Un jour... Mais c'est ainsi qu'on devient amoureux!...
Nous avons traversé à cheval un village :
Devant une maison qu'enlaçaient des feuillages,
Sous la treille où pendaient, lourdes, des larmes d'or ;
Je l'ai vue et je crois en moi la voir encor,
La bouche en fleur, le front lumineux, calme, blonde,
La candeur de ses yeux eût dominé le monde ;
Sur ses cheveux légers une brise soufflait...
Elle était fraîche et sage... Elle me ressemblait...

FRANCESCA, *moqueuse.*

C'est bien elle.

ALIOT, *hésitant.*

Il me semble.

FRANCESCA

Il vous semble ?

ALIOT, *timide.*

Oui, madame.

FRANCESCA

Ah !

ALIOT

Ce n'est pas ainsi ?

FRANCESCA

Pas tout à fait. La gamme
De vos illusions me ravit.

ALIOT

Elle ?...

FRANCESCA

Mais
Elle est originale !

ALIOT

Ori... ?

FRANCESCA

Pourtant j'admets
Que l'amour soit l'amour que vous venez de peindre ;
J'avoue en rougissant, et j'ai droit de m'en plaindre,
Que, jusqu'à ce matin, je l'ignorais. Je crois
Que vous me l'apprenez.

ALIOT

Vous vous moquez de moi...

FRANCESCA

Point du tout. Je voudrais devenir votre élève,
Pour ces félicités que vous vîtes en rêve.
Supposez qu'amoureux de mon charme lointain,
Pour m'avoir rencontrée un jour en ce jardin,
Vous veniez m'avouer votre passion…

ALIOT

Celle
Que je rêve n'est pas de même beauté belle.

FRANCESCA

Ah !

ALIOT, *vague.*

Elle est bien moins…

FRANCESCA

Ah !

ALIOT, *vague.*

Elle est surtout très…

FRANCESCA

Ah !

ALIOT

Enfin, elle est tout autre...

FRANCESCA

Ah...

ALIOT

Elle est... Oui... Voilà.

FRANCESCA

Vraiment ?

ALIOT

Il me paraît que les âmes s'entendent...
Je crois...du moins... enfin...lorsque deux êtres tendent
A s'aimer... ils...

FRANCESCA

Tu n'as donc jamais entendu
Parler d'amour.

ALIOT

Oh si !

FRANCESCA

Souvent ?

ALIOT

Je ne sais plus.

FRANCESCA

Par qui donc ?

ALIOT

Par un livre.

FRANCESCA

Il faut brûler les livres
Et se précipiter jeune, beau, galant, ivre,
Oubliant le volume et ce qu'il t'a conté,
Vers la joie ou le deuil, vers la réalité,

ALIOT

Vous pleurez...

FRANCESCA

C'est si beau.

ALIOT

Vous tremblez.

FRANCESCA, *ardemment.*

L'âme vibre.
J'espère et me souviens. C'est l'air pur, c'est l'air libre.
On en aspire trop pour ne pas en souffrir :
Car il est exaltant et fort à en mourir.
Si je frissonne et pleure ainsi, c'est que je l'aime,
Et que son nom suffit à m'ôter de moi-même.

ALIOT, *loin d'elle.*

Alors l'amour c'est ça ?

FRANCESCA

C'est ça !

ALIOT

Ce n'est pas gai.

FRANCESCA

Le chemin est dur, mais en être fatigué
Réjouit.

ALIOT

Moi ? Jamais.

FRANCESCA

Va. Tu suivras sa route

ALIOT

Non. Non.

FRANCESCA

Tu souffriras, tu pleureras, sans doute
Et le hasard, troublé, guidera seul tes pas :
Va. Cours. Aime-le. Cherche-le.

ALIOT

Je n'y tiens pas.

FRANCESCA

Es-tu libre ? Léger et jeune, dans la brise,
Tu vas, obéissant aux souffles qui te grisent,
Et tu iras toujours dans un rêve mouvant,
Par la vie et l'amour, comme la plume au vent.
Le zéphyr amoureux où tu n'es qu'un atome
Te fera rebondir dans le creux de sa paume.

Cher enfant, petit cœur qui s'éveille, qui naît,
Ton effroi de la vie enthousiaste n'est
Qu'un premier battement vers l'adorable peine ;
Mais bientôt désireux du pouvoir qui t'entraîne,
Comme la plume au vent tu suivras ton destin.
Vers un bonheur fragile et des maux incertains,
Tu sentiras qu'un dieu mystérieux te porte ;
Tu pleureras un peu sur la vieille paix morte,
Mais on perd la douleur quand on passe en rêvant
Et tu repartiras, comme la plume au vent.
Vers d'autres cœurs, vers d'autres nids, vers d'autres femmes,
Vers des cœurs élégants ou vers des cœurs infâmes,
Tu repartiras, fier d'un éternel orgueil ;
Et quand devant tes pas l'âge offrira son seuil
Tu n'auras d'un vieillard que les ans et les rides ;
Le cœur ne vieillit pas ; si le destin le bride
Et le mate, il éteint sa flamme et fait de lui
Quelque chose d'un peu triste qui obéit.
Mais il peut, mais il doit, quand le printemps l'invite,
Naître ou se réveiller ainsi qu'on ressuscite,
Et vivre et s'en aller, furtif, beau, triomphant
Comme la plume au vent, comme la plume au vent.
Où t'en vas-tu ?

ALIOT, *au fond.*

Je crois que mon oncle m'appelle.

FRANCESCA

Tu as peur ?

ALIOT

Non.

FRANCESCA

De moi ?

ALIOT, *de loin.*

Non... Vous êtes trop belle.

FRANCESCA

Que veux-tu dire ?

ALIOT

Adieu.

FRANCESCA

Adieu donc, car je pars ?

ALIOT, *saisi.*

C'est vrai !

FRANCESCA

Je pars.

ALIOT, *se rapprochant d'elle.*

Où donc ?

FRANCESCA

Je ne sais ; quelque part.

ALIOT

C'est bien loin : demeurez.

FRANCESCA

Je vais être partie

Bientôt.

ALIOT, *très près.*

Pardon. Restez : c'est moi qui vous en prie...

FRANCESCA

Non vraiment ;... je... voici vos oncles, Aliot.

SCÈNE IX

FRANCESCA, ALIOT, RICHARD,
FRANÇOIS, TOINETTE

FRANÇOIS

Madame, s'il vous plaît, ordonnez ce qu'il faut.

FRANCESCA

Ordonner ?

FRANÇOIS

Cheval...

RICHARD

Table...

TOINETTE

Habits...

FRANÇOIS, *mélancolique.*

Puisque la fée
Nous quitte.

RICHARD, *désolé.*

Puisque, hélas ! elle s'est rebiffée
A nos hommages !

FRANÇOIS, *lamentable.*

Puisque enfin elle s'en va.

FRANCESCA, *souriant.*

Cet air désespéré, ces mines...

FRANÇOIS

N'est-ce pas ?
Mais aussi quel chagrin de vous voir apparaître
Pour vite vous voir fuir, en colère peut-être...

FRANCESCA

Je pars. Qui vous l'a dit ? Moi ? Je riais alors !

ALIOT, RICHARD *et* FRANÇOIS

Elle riait ?...

FRANCESCA, *riant.*

Ma foi, je ne pars pas encor...

Stupéfaction et joie générale, sur laquelle le rideau se ferme.

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

Décor

Celui du premier acte.
Soleil.

SCÈNE PREMIÈRE

ALIOT, FRANCESCA

ALIOT

Ah ! vous me détestez !

FRANCESCA, *coquette.*

Je n'ai pas dit cela.

ALIOT

Vous n'avez nul amour pour moi !

FRANCESCA, *légèrement.*

Je ne sais pas.

ALIOT

Vous vous moquez de moi toujours !

FRANCESCA

Est-ce possible?

ALIOT

On croirait que de vos brocards je suis la cible.

FRANCESCA

Non ?

ALIOT

Je me fais en vain amoureux.

FRANCESCA

Quel ennui !

ALIOT

Madame, savez-vous où j'ai passé la nuit ?

FRANCESCA

Sans doute comme moi, dans la chambre bien chaude,
Où le rêve apaisé de l'intimité rôde.

ALIOT

Vous riez ?

FRANCESCA

Quelle erreur !

ALIOT

Eh bien ! non, j'ai passé
La nuit... Vous savez où ?

FRANCESCA, *impatientée.*

Non !

ALIOT, *tristement.*

Je suis harassé ;
Voici deux fois déjà que je vespérambule.
J'avais rêvé ce rêve. Il crève. Pauvre bulle !

FRANCESCA

Bon. Je n'y comprends goutte.

ALIOT, *ardent.*

Alors, jusqu'au matin,
Deux fois seul dans la nuit et mon triste destin,
Moi, j'ai rôdé, madame, aux pieds de vos fenêtres,
Et, souhaitant de vous me faire reconnaître.
Moi, j'ai chanté ; d'espoir et d'amour éperdu,
Moi, j'ai pleuré...

FRANCESCA, *légèrement.*

Mais moi je n'ai rien entendu.

ALIOT

Ainsi le désespoir amoureux qui me mine
Vous indiffère !

FRANCESCA

Non. Je ris de votre mine
Puérile et comique, et qui veut avoir l'air
Grave !

ALIOT

Vous vous raillez toujours de moi, c'est clair.
Pourtant vous devriez guérir mon amertume
Et m'aimer.

FRANCESCA

Votre avis dépasse la coutume

ALIOT

Ah ! Rien ne peut en vous, à mes cris s'émouvant,
Comprendre la douleur d'un homme ?

FRANCESCA, *moqueuse.*

D'un enfant !

ALIOT

Un enfant ! Un enfant !

FRANCESCA

Ce mot-là vous irrite ?

ALIOT

En quelques jours, en un instant, vite, très vite,
Subitement — par vous, madame, j'ai connu
Tout l'amour, dans votre sillage survenu.
Je commence à savoir qu'aux rires de tendresse
Succèdent quelquefois la plainte et la détresse.
Un enfant ! Hier encor, je n'étais qu'un enfant.
J'étais gai, puéril, insoucieux, avant
De connaître l'amour, ses désirs et ses peines,
Qui sont la floraison des souffrances humaines !
Souffrance, joie, amour, car je vous aime !

FRANCESCA

Ah oui ?

ALIOT

Ne riez pas. Je sens en mon être ébloui,
Un trouble que mon cœur exaspère et cadence ;
Une solennité rêveuse, d'où s'élance
De l'espérance, des colères, du plaisir.

FRANCESCA

C'est gracieux.

ALIOT, *sans l'entendre.*

Quand j'étais un enfant, mon désir
De bonheur se berçait aux routes, aux prairies,
Au parc, à la forêt, comme aux chères féeries
Faites de poésie et de rêve ; j'allais
Comme un prince à travers le sommeil d'un palais,
A travers la splendeur innombrable des choses,
Et je ne parlais pas : je rêvais, car on n'ose
Que rêver devant l'âme et le regard des fleurs ;
Et je ne connaissais qu'au matin frais des pleurs.

FRANCESCA

Maintenant ?

ALIOT

Ce décor me semble plus sublime
Et tout, fleur, papillon, arbre, lac, oiseau, cime,
Je le vois par des yeux écarquillés d'amour.
Dans la fièvre, qui fait soudain mon front plus lourd,
Je reconnais partout votre image éclatante,
Votre voix, vos regards, et tout de vous me hante,
Et depuis quelques jours, il m'arrive parfois,
De m'enfuir brusquement, tout seul, au fond des bois,

Et tout à coup brisé par l'ivresse de l'heure
Et la douleur d'aimer qui vient de vous, je pleure !...

FRANCESCA

Vous pleurez ?

ALIOT

Oui, madame ! Ah ! si vous consentiez...

FRANCESCA

A pleurer avec vous au creux de ces sentiers ?

ALIOT

Je vous aime et je veux...

FRANCESCA

Enfant qui me désires
Et crois m'aimer, ton rêve, en un rêve se mire.
C'est un amour d'avril qui passera. Le vent
Séchera cette averse.

ALIOT, *en colère.*

Ah ! vous croyez !...

FRANCESCA, *doucement.*

Enfant,
Ton âme puérile et neuve s'est trompée.
Et tu aimes en moi, non l'amour, — la poupée !...

ALIOT

Oh !

FRANCESCA

Taisez-vous, monsieur l'amoureux. Retournez
Vers les héroïnes des livres fortunés...
Je refuse un amour que je ne saurais rendre.
Adieu, beau séducteur. Vous n'êtes pas Léandre
Ou Lindor.

ALIOT

Vous...

FRANCESCA

Adieu !

Elle descend dans le parc, où l'on entendra d'abord proche, puis lointaine, puis proche de nouveau sa chanson du deuxième acte. Aliot s'effondre en sanglotant sur un fauteuil.

SCÈNE II

ALIOT, TOINETTE

TOINETTE, *entrant.*

C'est l'orage, le grain !
Mais, monsieur Aliot...

ALIOT

Ah! j'ai bien du chagrin,
Toinette.

TOINETTE

Et pourquoi donc ?

ALIOT

N'est-ce pas qu'elle est belle?

TOINETTE

J'en conviens.

ALIOT

L'on voudrait s'anéantir pour elle.

TOINETTE

Là ! Vous exagérez.

ALIOT

Je l'aime.

TOINETTE

Je vois bien.
On aime. On ne sait pas du tout comment ça vient.
Avant, on est comme les autres, on respire,
On rit. Puis c'est fini. Le mal vient. Il empire.
Et c'est très douloureux. Je sais bien. Je l'ai vu
Dans les temps. Dans les temps ! Après on n'y croit plus
Car tandis qu'on est jeune et gaie, on s'en amuse
Toutes. Pas méchamment. N'empêche que ça use.
Jeunes, on fait souffrir, et l'on souffre, mais vieilles
Comme on a réfléchi sur tout durant ses veilles,
Et qu'on voit le présent ressembler au passé,
On tâche, en consolant les jeunes, d'effacer.

ALIOT

Toinette, tu connais la douleur.

TOINETTE

Je m'en doute.

ALIOT

Ah Toinette !

TOINETTE

Monsieur Aliot, vous...

ALIOT

Ecoute !
Écoute donc, Toinette ! Oh ! sa voix, l'entends-tu ?
Je ne peux plus rester si loin d'elle.

Il s'enfuit du côté de la chanson.

TOINETTE

Ah ! vertu !

SCÈNE III

TOINETTE, RICHARD, FRANÇOIS

Richard et François ont tout vu et tout entendu.

TOINETTE

Eh bien ! vous avez vu ?

ENSEMBLE

Nous avons vu.

TOINETTE

Pour elle,
Cet enfant pleure !

FRANÇOIS

Elle est si belle !

RICHARD

Elle est si belle !

FRANÇOIS

Le ciel ne voulait pas qu'elle se retirât.

TOINETTE

Il est très malheureux.

RICHARD

Mais elle partira.

FRANÇOIS

Nous serons éloquents...

TOINETTE

Oui.

RICHARD

Menaçants...

TOINETTE

Oui.

FRANÇOIS

Rudes...

RICHARD

Nous irons jusqu'au bout, si cette femme élude...

TOINETTE

La voici.

FRANÇOIS

Hein?

RICHARD

Déjà ?

FRANÇOIS

Je m'en vais.

RICHARD

Moi, je pars.

FRANÇOIS

A toi, de lui parler.

RICHARD

Non, à toi.

FRANÇOIS

C'est ta part...

RICHARD

Un poète...

FRANÇOIS

Un soldat...

RICHARD

Tes paroles...

FRANÇOIS

Tes gestes...

ENSEMBLE

C'est tout à fait ton fait.

FRANÇOIS

Tu demeures?

RICHARD

Tu restes ?

FRANÇOIS

Elle vient...

RICHARD

Va, Toinette. Oui, elle vient...

FRANÇOIS

Va-t'en.

Toinette sort en haussant les épaules.

SCÈNE IV

RICHARD, FRANÇOIS

RICHARD

Parle-lui.

FRANÇOIS

Pas moi. Toi.

RICHARD

Non.

FRANÇOIS

Non.

RICHARD, *plus mollement.*

Non.

FRANÇOIS, *plus mollement.*

Non.

RICHARD, *conciliant.*

Pourtant...

FRANÇOIS

Elle n'est pas féroce et si je fais des phrases...

RICHARD

Elle n'est pas de ces monstres qui vous écrasent...

FRANÇOIS

Sa beauté.

RICHARD

Sa douceur...

FRANÇOIS

Son sourire doré...

RICHARD

Ses yeux.

FRANÇOIS

Ses mains... son cœur...

ENSEMBLE

Soit ! je lui parlerai.

FRANÇOIS

C'est moi.

RICHARD

C'est moi.

FRANÇOIS

Pourquoi ?

RICHARD

Pardon !

FRANÇOIS

Mais je suppose
Que je sais parler.

RICHARD

Je sais plaider une cause.

ENSEMBLE

Si ce n'est pas moi, tout d'avance est condamné.

RICHARD

Moi, je suis le plus jeune.

FRANÇOIS

Et moi je suis l'aîné.

RICHARD

Enfin, que lui dirai-je ?

FRANÇOIS

Oui, que faut-il lui dire ?

RICHARD

Que par sa grâce...

FRANÇOIS

Tendre...

RICHARD

Et son subtil sourire...

FRANÇOIS

Elle a troublé...

RICHARD

... le cœur...

FRANÇOIS

... d'un enfant...

RICHARD

... délicat...

FRANÇOIS

Et que, tout en faisant d'elle un extrême cas...

RICHARD

Il faut...

FRANÇOIS

Il faut, dis-tu, pour que le mal s'écarte,
Et s'envole d'ici...

RICHARD

Il faut donc ?

FRANÇOIS, *net.*

Qu'elle parte !

La chanson se rapproche.

RICHARD

Ah !

FRANÇOIS

Oui.

RICHARD

Je ne pourrai pas lui parler ainsi.

FRANÇOIS

Ah !

RICHARD

Tu peux lui parler. Moi, je m'en vais.

FRANÇOIS

Merci.

SCÈNE V

FRANÇOIS

Ah bah ! je lui dirai...

Réfléchissant.

Ce n'est pas très facile !

Mélancolique.

Dire qu'il est besoin, aujourd'hui, qu'on exile
Un être aussi charmant, une exquise...

Avec une fureur brusque.

Ah ! morbleu !
Je m'en vais lui parler, la secouer un peu !

En artiste.

C'est qu'elle est gracieuse en sa robe fantasque.
D'Hélène de Laconie, elle a pris le masque.
Elle est très... elle est...

Explosant.

Mais je lui dirai son fait !

Francesca entre.

SCÈNE VI

FRANÇOIS, FRANCESCA

FRANCESCA

Monsieur François, vous avez l'air gai.

FRANÇOIS

Tout à fait !
C'est-à-dire... Mais non ! Je suis très en colère...

FRANCESCA

Il faut chasser ce mal, si vous voulez me plaire.
Allons par les jardins...

FRANÇOIS

Oui, c'est cela, sortons.

FRANCESCA

Ah, c'est gentil !

FRANÇOIS

Mais non ! ne sortons pas. Restons.

FRANCESCA

Bon !

FRANÇOIS

Car je veux vous dire...

FRANCESCA

Asseyez-vous !

FRANÇOIS

Vous dire...

FRANCESCA

Asseyez-vous donc !

FRANÇOIS

Non ! De cesser le martyre...

FRANCESCA

Le martyre ?

FRANÇOIS

Oui, madame.

FRANCESCA

Ah ! de vous ?

FRANÇOIS

Non.

FRANCESCA

De qui ?

FRANÇOIS

De qui ? Vous demandez de qui ?

FRANCESCA

Oui.

FRANÇOIS

C'est exquis !

FRANCESCA

Exquis ?

FRANÇOIS

De cet enfant, qui pleure et vous adore...

FRANCESCA

Eh bien ?

FRANÇOIS

Je ne veux pas que ce martyre...

FRANCESCA

Encore !

FRANÇOIS

Oui ! car cet enfant souffre étrangement...

FRANCESCA

Tant pis !
Souffrir est excellent à tout être qui vit.

FRANÇOIS

Madame, vous riez ainsi de qui vous aime.
Car il vous aime !

FRANCESCA

Il m'aime ?

FRANÇOIS

Il aime.

FRANCESCA

Moi ?

FRANÇOIS

Vous même !
Il en souffre. Il n'a pas l'habitude d'aimer.

FRANCESCA

On se fait à cela.

FRANÇOIS

Mais de trop s'enflammer
Le cœur peut ruiner sa force.

FRANCESCA

Il la façonne.

FRANÇOIS

Or, vous ne l'aimez pas.

FRANCESCA

Qui vous l'a dit ?

FRANÇOIS

Personne.
Je le sais, je le sens. Tant pis ! Tant mieux ! Il faut,
Car vous me comprenez, madame, à demi-mot,
Le laisser... le... voilà.

FRANCESCA

M'en aller ?

FRANÇOIS

C'est plus sage.

FRANCESCA

Vous êtes galant.

FRANÇOIS

Oh ! Pardonnez ! Mais son âge...
Ascagne, fils d'Énée, avait cette douceur...

FRANCESCA

Connais pas !

FRANÇOIS

Je sais bien que vous êtes la sœur
Des nymphes. Nous aimons la chanson favorite
Et les mots nonchalants, madame, que vous dites.
Mais un enfant, madame...

FRANCESCA

Il grandira !

FRANÇOIS

Pourtant...

FRANCESCA

Insinuez-vous que, m'aimant, il perd son temps?

FRANÇOIS

Non, mais...

FRANCESCA

Suis-je mauvaise ?

FRANÇOIS

Oh non...

FRANCESCA

Je suis très laide ?

FRANÇOIS

Oh jamais! D'Aphrodite aux vierges de Tolède,
Je ne connais rien qui...

FRANCESCA

Je suis jeune.

FRANÇOIS

Je sais !

FRANCESCA

Mais, malgré tout cela, messieurs, vous me chassez !

FRANÇOIS

Oh ! madame...

Doucement, entre Richard. En écoutant ce qui suit, il se cache derrière un arbre, restant visible pour le public.

FRANCESCA

Je pars. Il serait ridicule
De rester quand on veut mon départ.

FRANÇOIS

Par Hercule !
Ce n'est pas moi du tout qui veux votre départ.
D'autres oui ; mais moi, non. La poésie et l'art
Se réalisent trop en votre personnage
Pour que je n'aime pas votre vie et votre âge,
Et vos yeux, votre front, votre corps, votre vous...
C'est que je vous admire à en devenir fou.

FRANCESCA

A ce point ?

FRANÇOIS

J'ai passé — qui sait combien d'années ? —
Parmi de vieux bouquins, à rêver de fumées ;

Ah ! les vers adorés, les poèmes charmants,
Qui célèbrent la femme et ses enchantements :
Virgile, Anacréon, Tibulle, Horace, Homère...
Vers, chansons, vision, art, poème, chimère,
J'en connais maintenant la réelle beauté ;
Car le rêve n'est rien, ô belle vérité.

FRANCESCA

A ce point ?

FRANÇOIS

Je connais l'amour de vous connaître,
Je deviens formidable !

FRANCESCA

Oh !

FRANÇOIS

Je me sens renaître
Ce que j'avais désir d'être.

FRANCESCA

Quand ?

FRANÇOIS

Autrefois !

FRANCESCA

Un tonnerre en effet gronde dans votre voix...

FRANÇOIS

C'est vous, que souhaita de tout temps ma pensée.

FRANCESCA

Tiens!

FRANÇOIS

Calypso m'advient du fond de l'Odyssée !

FRANCESCA

Calypso ?

FRANÇOIS

Devant vous le cyclope eût faibli...
Aphrodite ! Astarté ! Vénus !...

RICHARD, *brusquement.*

C'est du joli.

SCÈNE VII

RICHARD, FRANÇOIS, FRANCESCA

RICHARD

Parler aux femmes, c'est pour toi chose excessive.

FRANÇOIS

Ce n'est pas de ma faute.

FRANCESCA, *à Richard.*

Enfin, monsieur...

RICHARD, *à Francesca.*

J'arrive.

FRANÇOIS

Mais...

RICHARD, *à François.*

Il suffit. Va-t'en. Laisse-moi batailler.

François sort.

SCÈNE VIII

RICHARD, FRANCESCA

FRANCESCA, *ironique.*

Chacun son tour alors?

RICHARD, *rude.*

Pas besoin de railler !

FRANCESCA

Oh je ne veux pas vous disputer la parole...

RICHARD, *simple.*

Oui! je ne ferai pas de longue parabole.
Je ne sais pas marcher sur trente-six chemins,
Et j'attrape toujours mon sujet des deux mains,
Comme une épée.

FRANCESCA, *le regardant.*

Ah ! Ah !

RICHARD

Plaît-il ?

FRANCESCA, *le regardant.*

Ah ! Ah !

RICHARD

Vous dites ?

FRANCESCA

Je dis : ah ! ah ! Je ne dis rien. Parlez donc vite.
Allez-y.

RICHARD, *un peu gêné.*

Je ne vous ferai pas de discours.
Ainsi que le soleil au milieu de son cours,
Jetant sur l'horizon, jetant ses larges flèches,
Brûle, consume, jusqu'aux sources les plus fraîches,
Ainsi que le soleil, disais-je, dans les cœurs
Votre cœur, trop moqueur, lance des traits vainqueurs:
Alors notre douceur moutonnière, si j'ose
M'exprimer ainsi, bout ; et notre esprit voit...

FRANCESCA, *riant.*

Rose.

RICHARD, *interdit.*

Presque. Enfin dans une âme où la jeunesse rit,
Innocente de corps, et très pure d'esprit,

C'est un trouble soudain, quand on sent la venue,
D'une chose qu'un jour vous fait moins inconnue,
Et, brusquement, un poids, vous le nommez l'amour,
Va...

FRANCESCA, *grave.*

Vous ne deviez pas faire de longs discours.

RICHARD

Oui... je... Le parler bref est mieux mon ordinaire,
D'habitude, je parle ainsi qu'il le faut faire
Nettement, vitement, sans me donner l'ennui
De...

FRANCESCA

Alors ?

RICHARD

C'est bien plus difficile aujourd'hui.

FRANCESCA

Monsieur Richard, vos yeux fulgurent d'étincelles !

RICHARD

Je ne sais ce que j'ai, mais je me sens des ailes...

FRANCESCA

Oh !

RICHARD

Comme dit François, vous êtes Astarté,
Aphrodite, Vénus, les Nymphes, la Beauté,
Les Muses, une fée, un ange...

FRANCESCA

Et puis encore ?

RICHARD

Et puis encore tout. De vous tout se décore ;
On voudrait s'écraser dans l'herbe sous vos pieds.

FRANCESCA

Je vous croyais moins raffiné.

RICHARD, *s'enflammant.*

Vous vous trompiez.
Quand vous avez parlé...

FRANCESCA

Je me tais.

RICHARD

Mais l'oreille
Garde encor longuement le murmure d'abeille
Qu'a fait en s'élevant l'hymne de votre voix.

FRANCESCA

Vous devenez poète ?

RICHARD

Ah ! comme dit François,
L'ardeur de vos cheveux qu'atténuent vos yeux mauves,
Rayons dans le nuage...

FRANCESCA

Ou flambeaux dans l'alcôve...

RICHARD

Vous font tout à la fois lointaine et proche. Loin,
Bien loin sont vos regards, mais cet or qui se joint
Au blond de vos cheveux, vous garde près des hommes.

FRANCESCA

Voilà qui est bien dit, monsieur Richard !

RICHARD, *affolé.*

Et comme
Dit François, on n'est plus poète, on n'est plus rien,
Quand de votre visage, étrange, aérien,
L'on rêve. Eh oui ! l'on rêve. Ah ! la folle folie !
Moi, rêver ! Mais jadis, je n'avais d'autre envie
Que de vivre la vie, et de sa seule loi
Me charger. Comme dit François...

Sur ces mots est entré François, même jeu que Richard à la scène précédente.

FRANCESCA

Mais dites-moi
Comment vous dites, vous, et non pas votre frère.

RICHARD

Hein ?... je... c'est vrai... ah moi... je dirai... quelle affaire !...
Je vieillis. J'en ai l'air. Mais le cœur, là, présent !
Dans ce cœur, pour vous seule, un souffle bienfaisant...
Non ! je ne suis pas vieux. J'ai des muscles. La flamme
De vingt ans. Je t'adore. Il faut m'aimer, madame.

FRANCESCA

Vous le voulez ?

RICHARD, *tonnant.*

Pardieu !

FRANCESCA, *calme*.

Je voudrais un coussin.

RICHARD

Un coussin ? Oui, madame. Ah ! je sens dans mon sein...

FRANCESCA

Donnez-moi l'éventail, aussi, là sur la table :

RICHARD

Où ! Là ? Bien. Mon courroux serait épouvantable,
Si vous vous refusiez...

FRANCESCA

Je comprends...

RICHARD, *violemment*.

C'est au mieux !
Car si...

FRANCESCA, *douce*.

Monsieur Richard, vous êtes oublieux,
Ce coussin ?

RICHARD

J'oubliais. Le voici.

FRANCESCA

Non, par terre...
Glissez-le sous mes pieds, doucement...

RICHARD

Ma colère
Serait sans bornes...

FRANCESCA

Oui... Restez donc à genoux.

RICHARD

A genoux ?

FRANCESCA

A genoux. Cela me serait doux.

RICHARD

M'y voici. Je disais...

FRANCESCA

J'aime tant votre grâce.
Ah ! non ! ne parlez pas, et demeurez en place...
Cela me fait plaisir et ça vous va si bien.

Elle éclate de rire, s'enfuit, tandis que Richard, tout décontenancé, reste à genoux au milieu de la scène.

SCÈNE IX

RICHARD, FRANÇOIS

FRANÇOIS *s'approche à pas de loup, riant silencieusement.*

Eh bien ! que fais-tu là ?

RICHARD

Ce que je fais là ? Rien.

FRANÇOIS

Ah ! Rien !

RICHARD

Rien !

FRANÇOIS

Lève-toi.

RICHARD

Lève-toi ? Je me lève.

FRANÇOIS

A qui donc parlais-tu ?

RICHARD

Oh ! je parlais en rêve.

FRANÇOIS

C'est bien.

RICHARD

Pourquoi ce ton ?

FRANÇOIS

Quel ton?

RICHARD

Ce mauvais ton !

FRANÇOIS

Mauvais ton ?

RICHARD

Oui, mauvais.

FRANÇOIS

Mauvais ton ? Dirait-on...

RICHARD

Tu me sembles fâché.

FRANÇOIS

Fâché, mon Dieu, oui !

RICHARD

Contre ?

FRANÇOIS

Contre toi.

RICHARD

Contre moi ? Quelle étrange rencontre !
Et moi qui contre toi...

FRANÇOIS

C'est que je suis choqué !
Comment toi, sage et vieux, n'as-tu pas abdiqué ?
Tu songes à l'amour, à des galanteries,
Tu ne crains pas alors que la dame te rie
Au nez... L'amour... l'aveu... l'éventail... le coussin...
Toi-même tu riras bientôt de ton dessein.
C'est Satan retraité qui voudrait tenter Ève...
Car elle est jeune... Ah ! Ah ! Allons, mon vieux, tu rêve

RICHARD

Permets...

FRANÇOIS

N'y pense plus !

RICHARD

Mais...

FRANÇOIS

Tu seras heureux
Sans elle !

RICHARD

Mais...

FRANÇOIS

Au fond tu n'es pas amoureux :
Laisse donc cette femme aller.

RICHARD

Pourtant, mon frère...

FRANÇOIS

On vit de souvenirs à ton âge : on préfère
Le passé, dans un rêve, au présent trop réel.

RICHARD

Oui, mais je suis plus jeune...

FRANÇOIS

Hein ? plus jeune ?

RICHARD

C'est tel.
C'est moi le cadet.

FRANÇOIS

Peuh !

RICHARD

C'est toi l'aîné.

FRANÇOIS

Qu'importe ?

RICHARD

Qu'importe ? Ces conseils de doctorale sorte,
Que tu viens bonnement de me distribuer,
Il faut de leur parfum toi-même t'embuer.

FRANÇOIS

Tu dis ?

RICHARD

Tu fais le jeune encore plus, je pense,
Que moi. Et cependant, vois quelle différence
Entre nous : moi bien droit, toi courbé, moi vert, toi
Faibli, moi triomphal, toi timide, toi, moi !
Et, c'est toi qui fais le jeune homme !

FRANÇOIS

Tu te leurres :
Moi je ne fais pas le jeune homme.

RICHARD

Tout à l'heure,
Qui donc à Francesca faisait des compliments ?
Qui donc la comparait à Calypso ?

FRANÇOIS

Charmant !
Tu m'espionnes.

RICHARD

Qui, dans un élan lyrique,
Disait à Francesca des choses homériques ?

FRANÇOIS

Homériques...

RICHARD

Qui donc célébrant la beauté
De Francesca, nommait Astarté ?

FRANÇOIS, *rêveur*.

Astarté...

RICHARD

Et Vénus ?...

FRANÇOIS

Oui, Vénus...

RICHARD

Aphrodite...

FRANÇOIS, *souriant.*

Aphrodite...
C'est vrai qu'elle a sur elle une grâce inédite,
Qui la fait ressembler... Alors tu m'écoutais ?

RICHARD

J'avais le droit !

FRANÇOIS

Tu dis ? C'est au mieux : je me tais.
Si je l'aime après tout ?

RICHARD

Si tu la ?...

FRANÇOIS

Je suis libre.

RICHARD

Il se peut !

FRANÇOIS

C'est l'amour. Le printemps vient. Je vibre.

RICHARD

Tu vibres ?

FRANÇOIS

Oui, monsieur.

RICHARD

Et qu'en espères-tu ?

FRANÇOIS

Rien. Tout.

RICHARD

Mais, gringalet, es-tu soudain obtus,
Pour ne comprendre rien à cette femme exquise ?
Elle, t'aimer ?

FRANÇOIS, *digne.*

Je ne veux pas qu'elle le dise...

RICHARD

Tu serais un grand-père...

FRANÇOIS

Un grand-père !

RICHARD

Oui, au moins.

FRANÇOIS

Tu dis ?

RICHARD

Elle t'aimer ?

FRANÇOIS

Eh bien ?

RICHARD

Elle en est loin !

FRANÇOIS

Ce n'est pourtant pas toi qui voudrais la séduire ?

RICHARD

Mon Dieu, pourquoi pas moi? Je suis fort.

FRANÇOIS

Puis-je rire?

RICHARD

Je suis beau.

FRANÇOIS

Tu le fus!

RICHARD

J'ai vingt ans.

FRANÇOIS

Tu les eus!

RICHARD

Ils reviennent.

FRANÇOIS

Triplés!

RICHARD

Le printemps...

FRANÇOIS

N'en dis plus !
C'est grotesque.

RICHARD

Il te sied d'en parler.

FRANÇOIS

Non ! je pouffe,
Au spectacle de ce comico-mélo-bouffe.

RICHARD

Elle riait de toi, mon respectable aîné.

FRANÇOIS

Amour à coups de poings...

RICHARD

Amour parcheminé...

FRANÇOIS, *riant.*

Le cœur, là, présent. Pouh !

RICHARD, *riant.*

Anacréon, Horace,
L'Odyssée, Ah...

FRANÇOIS, *s'esclaffant.*

Il faut m'aimer, madame.

RICHARD

Grâce.

FRANÇOIS

C'est trop risible.

RICHARD

Assez. Trop rire est un danger.

FRANÇOIS

L'éventail, le coussin...

RICHARD

Mais, petit enragé...

FRANÇOIS

A genoux!

RICHARD

A genoux?

FRANÇOIS

A genoux devant elle...

RICHARD

A genoux?

FRANÇOIS

Oui, le nez baissé vers la dentelle.
De sa robe fuyante...

RICHARD, *furieux.*

A genoux?

FRANÇOIS, *riant.*

Bonnes gens!
A genoux! A genoux!

RICHARD, *haussant les épaules.*

C'est très intelligent.

Silence.

SCÈNE X

RICHARD, FRANÇOIS, *puis* ALIOT

Pantomime. Richard et François, assis de chaque côté de la table, boudent. Ils se tournent le dos, mais se jettent de temps à autre un regard par-dessus l'épaule. Ils vont parler pour se quereller encore. Mais Aliot, arrivant du jardin, entre, l'air las, distrait, sans les voir. Il se laisse tomber dans un grand fauteuil à l'avant-scène. Richard et François le regardent avec anxiété et suivent des yeux tous ses mouvements, puis, d'un double geste, ils vont l'un à l'autre, se tendent la main, et à voix basse :

ENSEMBLE

Nous fûmes tout à fait ridicules.

FRANÇOIS, *montrant Aliot.*

Il l'aime.

RICHARD

Et nous n'avons songé qu'à parler de nous-mêmes.

Et tous deux atteignent le fond quand paraît Francesca. Ils reculent devant elle, sans oser parler. Elle a un sourire, très joli, très pur. Elle voit Aliot endormi, s'approche, écartant d'un geste gracieux Richard et François. Elle met un baiser sur le front d'Aliot.

SCÈNE XI

RICHARD, FRANÇOIS, FRANCESCA, ALIOT *endormi.*

Francesca a son travesti du premier acte : elle est prête à partir.

FRANCESCA, *doucement.*

Adieu!

RICHARD *et* FRANÇOIS, *ensemble.*

Déjà ?

FRANCESCA

Il faut, il le faut pour vous trois.

RICHARD

Au moins, pardonnez-nous nos aveux maladroits ?

FRANÇOIS

Ne gardez pas rancune à des cœurs vifs.

FRANCESCA, *montrant Aliot.*

Silence.
Laissez-le dans le rêve oublier sa souffrance.
Car il souffre, de moi, mais il rêve de moi.
Il n'entend même pas le souffle de ma voix
Qui sur ses cheveux se balance.
Laissez-le reposer. Chut ! Pas de bruit. Il va
S'éveiller tout à l'heure, et je n'y serai pas ;
Et sa douleur sera soudainement comblée
Quand au vide il tendra les bras
De voir l'amour présent et l'oiselle envolée.

FRANÇOIS

Et nous ?

RICHARD

Et nous ?

FRANÇOIS

Nos cœurs par vous ressuscités...

FRANCESCA

Toute la vie est là. Je pars et vous restez...

Elle dit ceci un peu pour le public.

Notre aventure est simple et banale à connaître :
Deux vieillards, un enfant, une femme, et l'amour.
Tous quatre, nous avons voulu braver ce maître,
Mais l'impossible rêve a duré moins qu'un jour.

Vers François et Richard.

Sur vos fronts a passé l'haleine d'un orage,
Par quoi votre égoïsme heureux est bousculé ;
Car voici qu'aujourd'hui sans souci de votre âge,
Le petit oiseau bleu vous a soudain frôlés.

Vers Aliot.

Pour lui qui se créait un amour idyllique,
Il a l'étonnement stupéfait de savoir
Que l'amour ce n'est pas qu'une vierge pudique
Dont la beauté s'accorde aux sourdines du soir.

Je fus coquette et folle un moment, je l'avoue ;
J'ai repris malgré moi le grand rôle à succès.
Mais je pars. La fortune a fait tourner sa roue,
Et j'entends qu'on m'appelle aux chemins du passé.

A Richard.

Quand vous cheminerez en selle, par les routes,
Sous les arbres penchés pour voir le cavalier,

Dans les rameaux chantants, et les buissons, sans doute
Vous entendrez ma voix, à ces voix s'allier.

A François.

Quand vous lirez des vers, où la foule des signes
Évoquent un visage et des fronts de hasard,
A travers le réseau des lettres et des lignes
Vos yeux refléteront l'amour de mon regard.

Vers Aliot endormi.

Et lui ? Son souvenir lui fera voir moins belles
Les femmes, dont un jour il aura le frisson...
Tous, vous allez souffrir qu'ayant rouvert mes ailes
J'ai fui sans nul espoir vers d'autres horizons.

Chut ! Déjà vous versez des larmes de détresse.
Mais, quand même, aujourd'hui, n'est-ce pas un beau jour?
Oui, vous avez pleuré par moi, mais je vous laisse
Un peu de rêve, un peu de ciel, un peu d'amour...

Et laissant l'adolescent sommeiller et les deux barbons pleurer, elle s'en va dans un sourire, tandis que tout doucement

Le rideau se ferme

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le seize septembre mil neuf cent onze

PAR

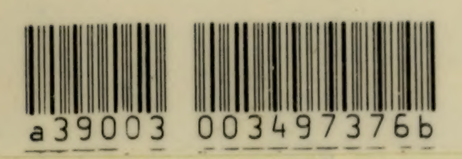
CH. COLIN

A Mayenne

pour

BERNARD GRASSET




a39003 003497376b

IMP. RENAUDIE, 18, RUE DE SÈVRES. — PARIS